

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

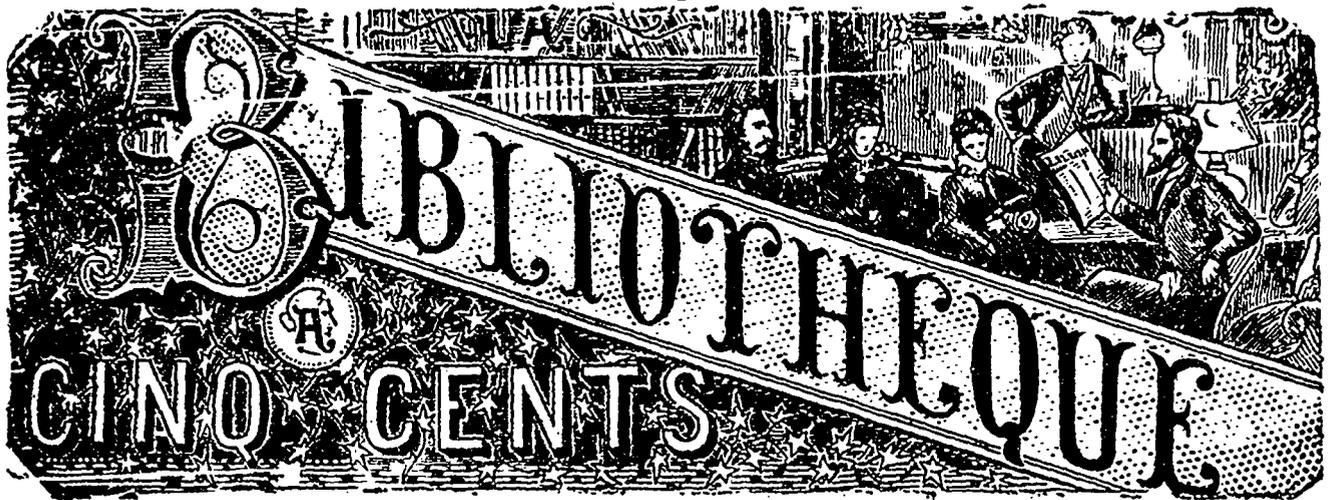
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

64055



Publié par Polier, Bossello & Cie, 69, rue St-Jacques.

Vol. VI

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 31 JANVIER 1889

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 17

L'ENFANT TROUVE



Roch Duboux avait reconnu ceux qui recuoillaient ainsi le nouveau-né. (Page 385).

L'ENFANT TROUVE

PROLOGUE.

LE LAC DE GRAND-LIEU.

I.

La soirée était profondément calme. Pas une feuille ne remuait aux arbres. Les oiseaux s'endormaient dans le silence. L'immense lac, comme une glace à reflets de nacre, reposait immobile, sans une ride, sous les derniers rayons du soleil couchant. Une chaleur intense alourdissait l'atmosphère. Aucun souffle ne se jouait dans l'espace, aucune rosée ne s'élevait du sol tari, la verdure était languissante, et les fleurs, à peine écloses, jonchaient l'herbe de leurs pétales desséchés. Il y avait dans l'air comme un embrasement invisible qui semblait tout consumer sans bruit.

En ce moment, un homme arrivait sur le bord oriental du lac de Grand-Lieu. Il marchait à pas lents, et pourtant son visage était trempé de sueur. Il s'étendit sur un tertre couvert de mousse épaisse, à l'ombre d'un quinconce de chênes haut lancés. Après s'être essuyé le front et les joues, il resta sans mouvement, l'œil sombre, la lèvre crispée, l'âme en proie aux tortures d'une âpre rêverie. Cet homme était jeune, grand, robuste. Sous une forêt de cheveux noirs, son visage, d'une pâleur nerveuse, se dessinait avec une régularité sculpturale. Il avait une tête d'Antinous sur un corps de Milon de Croton. Malheureusement, sa physionomie offrait une expression étrange et fatale. Elle révélait toutes les violences de la pensée, toutes les ardeurs de la passion. Aussi frappait-elle le regard sans le charmer. Ce qu'elle inspirait, c'était plutôt de l'effroi que de l'admiration. Du reste, on devinait aisément qu'une véritable intelligence s'agitait sous le galbe marmoréen de cette figure, où rien n'était vulgaire, où tout était saisissant.

A plusieurs reprises, comme pour échapper à une sérieuse préoccupation, Gérard Keller — il se nommait ainsi — ouvrit un livre qu'il tenait à la main : c'était un ouvrage sur la chimie, cette science toute moderne qui commençait alors à sortir des ténèbres de l'ancienne alchimie. Il essayait d'y attacher son esprit, mais en vain. A peine avait-il parcouru du regard quelques lignes, l'impatience s'emparait de lui. Il rejetait brusquement le volume et reprenait son immobilité. Alors ses yeux mornes, sinistres, embrassaient, sans y rien distinguer, la perspective du lac, dont les rives verdoyantes, formant une circonférence de sept lieues environ, se fondaient dans un lointain bleuâtre qui laissait à peine entrevoir les villages et les domaines d'alentour : Pacé, Port-Saint-Père, Sainte-Lumine, Saint-Philbert, les châteaux d'Estrées, de Morsanges et de Saint-Agnan.

Tout à coup le lugubre rêveur se redressa. En un bond, il fut debout. Les battements de son cœur faisaient sauter sa poitrine, agitant les dentelles qui retombaient sur le revers de son habit à la française, comme en portait la bourgeoisie du dix-huitième siècle. Attentif, le cou penché sous les boucles abondantes de sa chevelure sans poudre, la jambe tendue et se modelant énergiquement sous les mailles transparentes d'un bas de soie, il fixait un regard étincelant sur une jeune fille qui venait de paraître dans la direction de Morsanges, au milieu d'un de ces sentiers herbeux qui glissent entre deux haies et vont se perdre à travers le bocage inextricable de l'ancien comté nantais.

— C'est elle ! murmura-t-il tout frémissant. Ah ! pauvre fou ! comme je l'aime !... J'ai le pressentiment que cet amour insensé me tuera !

Celle qui s'emparait ainsi de toute son attention montait un azean tougoux. Un grand lévrier l'accompagnait en courant autour d'elle avec de gracieux soubresauts. A travers les arbres, dans les demi-teintes vaporeuses d'un soir, ce groupe offrait un tableau charmant.

L'amazone était admirablement belle. Une toque en paille d'Italie, sur laquelle ondulait une longue plume blanche, était posée sur sa chevelure blonde, dont les touffes, soyeuses et légères comme des fils de la Vierge, encadraient un visage ravissant d'harmonie et de pureté. Sous un corsage en basin blanc, soutaché de bleu, sa taille élancée s'arrondissait fine et souple. Une ample jupe, de la même étoffe que le corsage, retombait presque à terre, composant une draperie élégante qui accentuait des formes d'une rare perfection. Jamais pied plus effilé, plus aristocratique, ne s'était appuyé sur un étrier d'argent. Jamais main plus délicate, plus diaphane, n'avait tenu une cravache à pomme d'or ciselé. Il n'était guère possible de voir cette féerique personne sans être ébloui, tant la jeunesse lui prodiguait de lumière, de fraîcheur et de magie. Ce qui surtout paraissait irrésistible en elle, c'était le rayonnement angélique de deux grands yeux bleus comme l'ancolie, et l'éclat emperlé de deux lèvres entrouvertes comme pour exhaler des parfums de rose et de lis. Il y avait de la bonté dans son regard, de la douceur dans son sourire. On devinait cependant que son âme contenait les germes de la fierté de caste, et que, dans les circonstances impérieuses, et par exception, elle pouvait trouver en elle une certaine puissance d'orgueil, d'ironie et de dédain.

Elle se dirigeait, sans l'apercevoir, du côté de Gérard Keller, qui, le corps penché, la respiration haletante, dévorait d'un regard ardent la blanche apparition. Elle ne remarqua sa présence sur le bord du lac que lorsqu'elle fut à quelques pas de lui. Par un mouvement irrésistible, elle roidit la main qui tenait les guides, et son cheval se mit au pas. Gérard s'était redressé. Il la salua avec une sorte d'humilité pleine d'émotion. Elle lui rendit à peine son salut et toucha du bout de la cravache son cheval qui bondit. Mais presque aussitôt des doigts de fer saisirent les naseaux de l'animal et le forcèrent à s'arrêter.

— Que signifie cela ? demanda la jeune fille avec une expression d'anxiété. Allez-vous encore m'adresser quelque sottise déclaratoire ? Prenez garde ! Je suis indignée de votre insolence, et je vous ferai châtie.

— On ne châtie que les laquais, mademoiselle, répondit Keller avec un calme contraint. Vous savez bien que je ne suis pas un laquais. Aussi j'exige que vous soyez plus polie à mon égard.

— Il ne me plaît pas de l'être d'avantage ! répartit la belle enfant qui s'anima. Avez-vous donc oublié ce que vous avez osé me dire en face, à moi, fille noble, vous un...

— Un manant ! achevez donc ! Un jour viendra, mademoiselle, — et ce jour n'est pas éloigné peut-être, — où les gens de ma sorte seront les égaux des plus grands seigneurs, où l'intelligence déterminera la supériorité sociale, où tout gentilhomme, si vaniteux qu'il puisse être, ne pèsera pas plus dans la balance des droits et devoirs que le dernier des vilains.

L'amazone laissa tomber de ses lèvres émues un petit rire railleur aussi musical qu'une cadence de rossignol.

— Eh ! monsieur, que m'importe tout cela ! répondit-elle. Quoi qu'il advienne dans l'avenir, je vous déclare, quant à présent, que vos importunités me blessent, que vos préférences me semblent insupportables, et que je vous eusse déjà fait renvoyer du château de Morsanges, si je n'avais craint de priver mon père d'un secrétaire dont il vante, sans doute outre mesure, le savoir et le talent. Je vous déclare enfin que ma patience est à bout, que je vous défends de m'adresser désormais la parole, et qu'aucune considération ne saurait plus m'arrêter, dans le cas où votre audace vous ferait encore franchir les bornes du respect qui m'est dû. Et maintenant, monsieur, retirez-vous et laissez-moi passer.

— Pas avant que vous m'ayez entendu.

—Je ne veux pas vous entendre.

—Par grâce, ne m'accablez pas ! J'ai besoin d'être traité avec douceur. Est-ce ma faute à moi si mon âme tressaille à votre vue ? Est-ce ma faute à moi si mon esprit s'exalte à votre pensée, si mon cœur éclate dans la contemplation irrésistible de toutes les beautés, de toutes les splendeurs dont la nature vous a formée ? Hélas ! vous voyez bien que je n'ai plus ma raison, que je ne suis plus le maître de mes sentiments. Ayez pitié ! on ne maltraite pas les fous, on les plaint...

—Et on les enferme, répliqua vivement la jeune fille dont la joue s'empourprait. Je prierais le docteur de vous faire conduire dans une maison de santé... Encore une fois, éloignez-vous, ou sinon...

—Ou sinon ?...

—Ou sinon je croirai que vous êtes beaucoup plus méchant que fou, et je vous...

Elle n'acheva pas, mais elle agita la cravache qu'elle tenait à la main.

Gérard Keller tressaillit. Il eut dans le regard un éclair foudroyant. Cet éclair s'éteignit, une sombre tristesse lui succéda.

—Quoi ! vous me frapperiez ?..

—Oui, si j'y étais contrainte !

—Ah ! ne faites jamais cela, mademoiselle !

—Alors écarterez-vous de mon chemin sans retard. Je vous le conseille très-sérieusement.

—Soit. Je vais vous obéir ; car si vous me frappez, je ne répondrais plus de moi.

—Eh ! que feriez-vous, monsieur ?

—Je ne sais pas... je ne veux pas le savoir... mais il y aurait, à coup sûr, quelque catastrophe dans l'air que nous respirons.

—Je ne crains pas vos menaces, monsieur, et...

Elle voulut cravacher son cheval, mais l'émotion fit dévier le coup, qui alla cingler le visage de Gérard. Celui-ci venait de lâcher prise. Le cheval, se sentant libre, partit au galop, et l'amazone, émue, tremblante, disparut au fond d'un sentier sinueux.

Sous le coup de cette insulte apparente, Keller resta comme brisé. Puis, par une subite réaction, tous les muscles de son visage s'agitèrent violemment. Il voulut s'élançer à la poursuite de la fugitive, mais il comprit sans doute l'inutilité d'une telle résolution, car il s'arrêta presque aussitôt et revint sur ses pas. Alors ses yeux s'enflammèrent, sa bouche écuma, ses poings se tordirent, et sa colère fit explosion.

—Ah ! l'impitoyable ! elle m'a frappé ! s'écria-t-il. Ah ! la malheureuse ! elle n'a pas craint d'infliger à mon front une fêlure ! Mille démons ! je me vengerai, j'en fais le serment ! Oui, je sens que mon amour pour cette insolente patriote vient de se changer en aversion ! Qu'elle tremble, car je veux qu'elle sache combien sont robustes et terribles les sentiments qui remuent dans la vaste poitrine d'un *manant* tel que moi ! Qu'elle tremble, car je ne serai heureux désormais que le jour où je l'aurai vue palpitante, humiliée, vaincue, sous l'étreinte de ma haine !

Sa voix était haletante, suffoquée. Il se tut, retomba sur la mousse et plongea sa pensée dans les replis ténébreux d'une méditation pleine de menace.

Le soleil avait disparu sous l'horizon. Le ciel, tout embrasé de leurs rougeâtres, éclairait seul de ses reflets ardents les profondeurs du lac de Grand-Lieu. La chaleur était plus accablante qu'elle ne l'avait été jusque-là. Quelques nuages noirs avaient mis leur tâche sur le bleu du firmament. Il était facile de sentir l'imminence d'un orage. Ce qu'on respirait en ce moment, c'était de l'électricité.

—J'étouffe ! reprit avec effort Gérard, qui, d'une main frémissante, dénoua sa cravache... Est-ce que la tempête ne se déchaînera pas enfin dans la nature comme elle l'est déjà dans mon cœur ? Rafales de l'air, soufflez vite, et passez sur mon visage pour le rafraîchir ! Et vous, cataractes des nuées, ouvrez

donc vos flancs, et versez-moi votre déluge pour éteindre le feu qui me dévore le sein ! Hâtez-vous de combattre les fiévreuses inspirations qui bouillonnent dans mon cerveau ! Oui, je vous appelle à mon secours ! J'ai peur de moi-même ! j'ai peur de la voix secrète, inflexible, qui me crie dans l'âme ; " Venge-toi ! venge-toi sans hésitation et sans miséricorde !... "

Après une pause, il poursuivit avec une sorte de découragement :

—Mais que dis-je ? O faiblesse ! ô lâcheté ! Je sens encore la déchirure du coup de cravache que j'ai reçu, et cependant il me semble que j'aime la méprisante et superbe créature cent fois plus que je ne la hais !... Qu'importe ! j'ai juré. Je dompterai, s'il le faut, les révoltés de mon cœur !

Comme il achevait ces mots, il entendit un piétinement sourd sur l'herbe du chemin où la jeune fille avait lancé son cheval. Il pensa qu'elle revenait, et parut concevoir une terrible résolution. Il se cacha derrière une haie ; puis, dans un calme effrayant, il attendit.

La jeune fille parut, mais elle n'était pas seule. Un cavalier l'accompagnait.

—Partie remise ! murmura Gérard avec une âpreté qui décelait la pensée d'une méchante action, d'un crime peut-être ; car cet homme était de ceux qui, une fois engagés dans la voie du mal, ne reculent pas, quand même ils ont la certitude que l'abîme est au bout.

Il reconnut le cavalier qui s'avancait à côté de l'amazone. C'était le comte Hector de Flavigny, lieutenant de frégate et l'un des plus brillants officiers de la marine française. Le comte avait à peine trente ans. Vêtu de l'habit carré de velours noir, du tricorne de feutre galonné, portant la botte molle à l'écuycère, l'épée au côté, il était d'une élégance remarquable, d'une distinction parfaite. Ses traits avaient de la grandeur, sa physionomie de la grâce, son sourire de la franchise et de l'esprit. Une fine moustache accentuait délicatement sa joue brunie par le hâle des mers. Une chevelure abondante et légèrement poudrée encadrait son front large que l'intelligence avait bombé. Il y avait dans toute sa personne une noblesse de manières, une cordialité d'allure admirablement faites pour émouvoir et charmer.

L'amazone et le cavalier s'arrêtèrent : ils allaient se séparer, celle-là pour regagner le château de Morsanges, celui-ci pour retourner au château de Saint-Agnan.

—Adieu, mademoiselle Valérie ! dit le comte d'une voix qui tremblait un peu. Je remercie le ciel qui m'a permis de vous revoir une fois encore avant mon départ. J'emporterai au loin, croyez-moi, le souvenir le plus radieux et le plus ineffaçable que mon cœur ait encore contenu. Désormais ma pensée et mes rêves seront abrités sous l'aile d'un ange, et cet ange, mademoiselle, est-il besoin de vous le nommer ?

Valérie de Morsanges l'interrompit avec douceur. Elle s'efforçait visiblement de maîtriser son trouble.

—Ainsi, dit-elle, vous partez demain ?

—Demain matin, hélas ! il le faut. Ma frégate a l'ordre d'appareiller ; sous peu de jours elle aura quitté Rochefort.

—Eh bien ! je l'avoue, monsieur de Flavigny, j'espérais vaguement que votre départ serait ajourné. Il y a si peu de temps que vous êtes revenu de votre croisière dans les mers du Nord ! En vérité, le ministre est impitoyable de vous envoyer si vite aux océans où fourmillent de si grands dangers ! Vous en voudrait-il, qu'il vous épargne si peu ?

—Au contraire, répondit en souriant le jeune officier. Le ministre m'aime et il s'empresse de multiplier mes services pour rendre plus rapide mon avancement.

—A la bonne heure !.. Mais c'est égal, je trouve moi, qu'il abuse de votre courage et de votre légitime ambition... Puissez-vous du moins, l'année prochaine, après votre station dans les parages du Mexique, nous revenir capitaine de vaisseau !

—Merci de vos bons souhaits, mademoiselle Valérie, répondit le comte en s'animant. Ils me porteront bonheur, j'en suis convaincu, surtout si vous daignez ne pas oublier tout à fait, tandis qu'il sera là-bas, sous d'autres cieux, celui qui attendra

si impatientement l'heure bénie de son retour au pays natal, où son âme va rester.

— Jo vous promets, monsieur Hector, que mon père et moi nous parlerons souvent de vous. Nous vous suivrons par la pensée sur les flots que vous allez parcourir.

En s'exprimant ainsi, mademoiselle de Morsanges avait la joue animée d'un vif incarnat. Elle s'efforçait de cacher sous sa paupière une larme qui mouillait son regard. Pour détourner l'attention du comte, elle lui tendit sa main mignonne, une main modelée à ravir, une main de fée. Mais le comte était si ému qu'il avait à peine la force de s'en emparer.

Au même instant, un éclat de foudre, immédiatement suivi d'un effroyable coup de tonnerre, retentit sur la vallée. Saisi d'épouvante, le cheval de Valérie fit en bondissant un écart si violent, si démesuré, qu'il alla tomber dans le lac en désarçonnant la jeune fille, qui, elle-même, disparut à l'endroit le plus profond.

Le lac était calme, aucune herbe serpentine n'étendait en cet endroit son réseau perfide sous l'onde transparente comme un cristal. Lorsque mademoiselle de Morsanges ravint à la surface de l'eau, elle aperçut d'abord son lévrier qui nageait en allongeant vers elle son museau effilé. Puis elle distingua une main robuste qui la sollicitait impatientement. Elle était sur le point de la saisir, mais elle reconnut celui qui la secourait : c'était Gérard Keller. Avec une subite expression de dédain, elle se rejeta en arrière, et déjà elle commençait à disparaître de nouveau, lorsqu'elle sentit une étreinte sympathique lui remuer le cœur. Elle n'eut pas besoin de voir le comte de Flavigny pour comprendre que cette fois elle lui devait son salut.

En effet, quelques minutes plus tard, elle était sur la rive où venaient d'aborder son cheval et son lévrier, l'un gambadant de joie comme un fou, l'autre arrivant la tête basse et la mine honteuse vers sa maîtresse, qui le caressa pour le rassurer. Lorsqu'elle fut en selle, elle adressa un dernier remerciement à son sauveur. Détachant alors les fleurs que l'eau du lac avait respectées sur sa poitrine :

— Prenez ces anémones, dit-elle. Ma chute ne les a pas endommagées ; elle semble au contraire avoir ravivé leur fraîcheur. Puisque je vous dois la vie, monsieur Hector, il est juste que je cherche un peu à m'acquitter envers vous. Et maintenant, adieu ! reprit-elle avec un sourire divin. Je me trompe ; au revoir... dans un an !

— Oui, au revoir, ange ! murmura le comte en posant le bouquet sur ses lèvres toutes frémissantes d'enthousiasme et de bonheur.

Il accompagna d'un long regard la belle amazone, qui s'éloignait au galop à travers l'ombre croissante du soir. Bientôt il ne l'entrevit plus qu'au rayonnement rougeâtre des éclairs se succédant à de courts intervalles. Car l'orage, si foudroyant au début, se développait avec moins de fracas, mais avec une intensité soutenue. Il pleuvait à torrents.

Le comte se disposait à regagner au plus vite le château de Saint-Agnan, lorsque, dans une demi-volte rapide, il laissa tomber son bouquet d'anémones. Un homme passait en ce moment.

— Mon garçon, lui dit-il de ce ton d'autorité qui caractérise les gentilshommes de tous les temps, veuillez me ramasser ces fleurs qui sont là, près de mon cheval.

Interpellé de la sorte, Gérard Keller, c'était lui, toisa le grand seigneur d'un regard haineux. Il semblait prêt à répondre par un refus brutal, mais il changea subitement de résolution. Il fit quelques pas en avant et mit, comme par mégarde, le pied sur le bouquet.

— Ah ! coquin ! s'écria le comte furieux.

Et il leva, lui aussi, la cravache sur Gérard ; mais il le reconnut aussitôt et se contint.

— Quoi ! c'est vous, monsieur le secrétaire, reprit-il toujours irrité, mais ne menaçant plus. Il est heureux, ma foi ! que ce soit vous. J'allais frapper sans pitié. C'est égal, ajouta-t-il d'un ton sec, vous n'en êtes pas moins un insupportable et fieffé maladroit.

Disant cela, il sautait à terre, ramassait les anémones écrasées, salies, remontait à cheval, et, sans ajouter un mot, s'élançait dans la direction du château de Saint-Agnan.

— Va, insolent aristocrate ! dit en ricanant Gérard Keller. Tu n'emportes de ton amour qu'une image flétrie. Ma vengeance a commencé.

II

Le château de Morsanges était une jolie habitation dans le goût de la Renaissance. Le chevalier de Morsanges l'avait récemment fait construire à l'endroit même où s'élevait un vieux manoir en ruines, son bien héréditaire et patrimonial. Un pareil bijou d'architecture était assurément une rareté au milieu du comté nantais, dont les moindres gentilshommes affectaient alors des allures d'antiquité féodale. C'était à mademoiselle Valérie de Morsanges qu'appartenait l'idée de cette fantaisie quasi-florentine. Elle avait exprimé le désir que la nouvelle demeure de sa famille n'eût point la mine refrognée des citadelles du moyen âge, et l'excellent père avait accepté un plan tracé d'après l'inspiration toute gracieuse de l'enfant qu'il adorait. Rien de coquet, de charmant comme cette villa sculptée au milieu d'un parc aux vastes pelouses, aux luxuriantes corbeilles de fleurs, aux superbes massifs de haute futaie. Le lac de Grand-Lieu caressait de ses ondes une élégante flottille de canots amarqués dans un repli de la rive du parc. Un flot artificiel, formé de terre rapportée, s'élevait à peu de distance, ombragé de saules, de trembles et de peupliers, à grands frais transplantés là. Cet îlot, fantaisie pittoresque de la jeune châtelaine, égayait à merveille, du côté de Morsanges, l'étendue mélancolique et monotone de la grande nappe d'eau dont il était le seul accident.

Lorsque Valérie rentra au château, elle trouva son père qui l'attendait avec anxiété et la reçut dans ses bras. Il fallait que le digne gentilhomme eût été bien vivement tourmenté par la pensée de sa fille exposée aux violences de l'orage, car, pour s'informer si elle était de retour il avait brusquement quitté un laboratoire de chimie et de physique, où il passait toutes les journées au milieu des fourneaux, des creusets, des cornues, des alambics, et d'où l'on avait toujours beaucoup de peine à l'arracher, même aux heures des repas et du sommeil.

Quand il vit son enfant toute trempée, il l'entraîna, sans vouloir écouter aucune explication, vers l'appartement qu'elle occupait, et la remit entre les mains de sa servante.

— Petite folle ! s'écriait-il en l'embrassant avec une effusion passionnée. Tu tomberas malade, c'est sûr, et je me fâcherai, je t'en préviens. Aie bien soin de toi-même, car moi je suis trop occupé pour avoir le loisir de te soigner.

— Un savant n'est donc qu'un égoïste ! répliqua Valérie en riant. Fi ! que c'est laid, la science ! et je la déteste, mon père, puisqu'elle me dispute votre cœur !

Elle voulut embrasser M. de Morsanges, mais il la repoussa doucement, regagna son laboratoire en remerciant Dieu de lui avoir donné une si aimable enfant, et se remit au travail.

M. de Morsanges, avait soixante ans environ. Sa taille était moyenne, ses traits largement accentués, sa physionomie aristocratique. L'intelligence se révélait sous le galbe saillant de son front ; la bonté apparaissait dans la rondeur écarlatée de ses lèvres et dans la vivacité souriante de ses yeux ombragés de longs cils blancs. C'était un de ces gentilshommes, comme on en comptait un certain nombre au dix-huitième siècle, animés de l'esprit philosophique et libéral. Son passé expliquait d'ailleurs la hardiesse de ses idées et de ses sentiments. Issu d'une famille très-ancienne et très-noble, mais ruinée par les folles prodigalités de deux ou trois générations, le chevalier s'était vu tout jeune encore sans patrimoine et presque sans ressource. Il avait alors imposé silence à ses préjugés de caste et il était entré commis chez des négociants de Nantes. Dix ans plus tard, il faisait fortune comme armateur. Puis, avec l'or amassé dans le négoce, il relevait le domaine de ses pères ; il rachetait les terres aliénées par le désordre de quelques-uns

d'entro eux ; et grâce à son énergie, il vivait en millionnaire dans le fief de sa famille qu'il n'avait pas craint de reconquérir en dérogeant, c'est-à-dire en travaillant.

Cependant, habitué désormais aux spéculations de l'esprit, il s'était bien vite ennuyé au milieu des nonchalance de l'oisiveté opulente. Pour se distraire, il s'était livré avec ardeur à l'étude des sciences, vers lesquelles le portait un irrésistible instinct. La physique et la chimie commençaient à prendre en ce temps-là un essor puissant. Les Lavoisier, les Berzélius, les Priestley, les Cavendish, les émergeaient des ombres qui les avaient enveloppées jusqu'alors et leur communiquaient, comme par enchantement, un magnifique éclat. M. de Morsanges étudia la physique et surtout la chimie. Il fit des progrès rapides sous la direction de Gérard Keller, devenu à la fois son secrétaire et son professeur. Gérard Keller avait reçu les leçons de Lavoisier lui-même, dont il avait été pendant deux ou trois ans l'aide-préparateur. Il possédait, en réalité, une instruction solide qui imposait au chevalier et le rendait très-indulgent aux rudesses de ce caractère sombre et tourmenté. Le vieux gentilhomme était d'ailleurs trop assidu, trop appliqué pour s'apercevoir beaucoup de ce qu'il y avait de sentiments farouches, d'intraitables passions peut-être, dans l'âme du jeune savant. Valérie, elle, avait plus d'une fois essayé de prévenir son père, mais il l'avait à peine écoutée. La sollicitude paternelle fléchissait devant l'égoïsme intellectuel du vieillard.

Lorsque le jeune fille eut changé d'habit, elle entra résolument dans le laboratoire du chevalier. Il était bien rare qu'elle visitât ce sanctuaire de la science, qu'elle appelait en riant l'officine du diable. Elle s'attendait sans doute à rencontrer là une autre personne en compagnie de son père, car, après avoir promené son regard autour d'elle, elle parut désappointée.

— Ah ! ah ! c'est toi, Valérie ? dit le vieux gentilhomme sans perdre de vue une curieuse expérience qu'il tentait. Comment te sens-tu, imprudente ?

— Bien, tout à fait bien, répondit-elle en parvenant cette fois à l'embrasser au front.

— Tant mieux... mais, je t'en prie, ne me trouble pas. Je crois avoir résolu un problème chimique de la plus haute importance. Encore quelques minutes, et j'ai fini. Chut !

Valérie s'assit en silence et demeura immobile. Elle était visiblement préoccupée ; on eût dit qu'elle méditait un coup d'État. Bientôt M. de Morsanges exhala un soupir. Sa physionomie exprima la tristesse et le découragement.

— Je n'ai pas réussi ! murmura-t-il en s'éloignant d'une pile de Volta et d'un système d'éprouvettes qui servaient à son expérience. Qu'importe ! reprit-il en s'animent, Keller doit avoir raison. Oui, l'eau, considérée jusqu'à ce jour comme un élément, c'est-à-dire comme un corps indécomposable, doit être la combinaison de plusieurs gaz : par exemple, de l'hydrogène et de l'oxygène, récemment découverts. Il faut que Gérard renouvelle lui-même l'essai dans lequel j'ai échoué. Peut-être sera-t-il plus heureux que moi. Quel immense service rendu à la science, si nous parvenions, au moyen de l'analyse et de la synthèse, à déterminer les éléments dont l'eau se compose et la proportion exacte dans laquelle se combinent ces mêmes éléments ! Allons, ne désespérons pas encore ! La patience et l'observation font parfois des miracles, surtout dans l'étude des lois de la nature.

Et, avec cette ténacité qui est une vertu de l'intelligence, il réagit contre son abattement, il reprit confiance dans le résultat de ses recherches et de ses travaux. Mais, disons-le tout de suite, il était réservé à de plus grands esprits de résoudre vingt ans plus tard le problème entrevu. Lavoisier et Laplace, ces deux génies du monde savant, devaient les premiers fixer la proportion de l'hydrogène et de l'oxygène dans la composition de l'eau. Le chevalier de Morsanges et son secrétaire, sous l'étreinte du crime et du malheur, laissèrent cette importante découverte à l'état de conjecture et de présomption.

Le vieux gentilhomme s'aperçut bientôt que sa fille l'écoutait sans oser l'interrompre, un peu stupéfaite d'ailleurs de ce qu'elle entendait.

— Ah ! chère enfant, je t'oubliais ! reprit-il. Que veux-tu ?

C'est si absorbant l'étude des mystères scientifiques ! c'est si attachant, la lutte qu'on engage contre les obstacles qui résistent aux investigations de notre esprit avide de pénétrer les secrets de Dieu ! Mais, bah ! tout cela t'est bien indifférent, n'est-il pas vrai ? si l'eau, si l'air, sont des corps simples ou composés... Tu bois l'eau, tu respire l'air, et tu n'en demandes pas davantage. C'est peut-être ce qu'il y a de mieux à faire en ce monde. Et cependant il y a utilité évidente à connaître les propriétés de ce qui est indispensable à notre existence. Enfin laissons cela. Parle, je t'écoute, car je vois bien que tu as quelque chose à me dire.

— En effet, répondit la jeune fille, j'ai à vous dire ce qui m'est arrivé.

Et elle raconta sa chute de cheval, ainsi que le danger qu'elle avait couru de se noyer dans le lac de Grand-Lieu. Le chevalier poussa un cri, comme si le péril menaçait encore.

— Rassurez-vous, mon père, se hâta de reprendre Valérie avec une vellété de malice. Il y avait là, près de moi, un ami, un sauveur. Et me voici !

— Qui donc t'a sauvée ? demanda l'excellent M. de Morsanges toujours anxieux.

— Le comte Hector de Flavigny.

— Ah ! le brave ! ah ! le digne homme ! reprit le chevalier avec explosion. J'irai le voir ! j'irai l'embrasser ! Ce que tu m'apprends me réjouit au dernier point ! J'aime ce charmant garçon-là, moi ! et je l'inviterai à nous rendre visite plus souvent qu'il ne l'a fait jusqu'ici ; surtout si cette invitation ne te déplaît pas trop, ma chère enfant.

— Vous oubliez, mon père, qu'il vous a fait hier ses adieux et qu'il part demain, de grand matin, pour Rochefort, où sa frégate est sur le point de mettre à la voile.

M. de Morsanges parut vivement contrarié.

— C'est vrai, je ne m'en souvenais plus, reprit-il. Il est trop tard pour me présenter au château de Saint-Agnan. J'écrirai donc à M. de Flavigny. Je lui exprimerai toute ma reconnaissance, et je l'engagerai à venir, dès son retour, recevoir ici les témoignages de gratitude et d'amitié que le temps n'aura pas affaiblis. Cela te convient-il, ma fille ?

— Parfaitement, mon père. C'est bien senti et bien rendu.

— Sais-tu, mon enfant, poursuivit le chevalier avec une bonhomie un peu sournoise, que ce comte Hector ferait un mari parfait ? Il est noble, beau, riche, spirituel. Il a mille qualités peintes sur le visage, particulièrement la bonté. S'il te demandait un jour en mariage, faudrait-il lui accorder ta main ? Voyons, réponds-moi franchement.

La jeune fille rougit.

— A quoi bon ? murmura-t-elle en étouffant un soupir. Dois-je prévoir la possibilité d'une union qui ne saurait avoir lieu, pour le moins, avant un an ? Dans un an, M. de Flavigny ne pensera peut-être plus à moi. Loin des yeux, loin du cœur, dit un proverbe impitoyable. Attendons que le comte soit de retour ; s'il manifeste alors le vœu de m'épouser, j'interrogerai mes sentiments, et, ajouta-t-elle avec un sourire pensif, ma réponse ne se fera pas attendre, je vous le promets.

Le chevalier soupçonnait que Valérie éprouvait pour le comte Hector un commencement d'inclination ; il s'était plu à caresser dans le cœur de sa fille la faissante chimère qui lui convenait de tous points, et qu'il espérait transformer plus tard en une réalité de tendresse et de bonheur pour les deux jeunes gens.

Comme il achevait de parler, Gérard Keller entra dans le laboratoire. Mouillé jusqu'aux os, il avait, lui aussi, changé de vêtements. Il se présenta avec calme et gravité. A le voir ainsi, on pouvait croire qu'il avait pris son parti des affronts qu'il croyait avoir reçus en reconnaissant qu'il les avait mérités. Cependant un observateur très-attentif eût sans doute aperçu, au fond de son regard apaisé, le reflet sinistre d'une implacable résolution.

A son aspect, mademoiselle de Morsanges se leva toute droite. Une sensation pénible tendit les lignes de sa taille si souple et de ses traits si harmonieux. Le chevalier ne remar-

qua pas cette attitude étrange de son enfant. Il adressa la parole à Gérard.

— Je n'ai pu mener à bonne fin l'expérience que vous m'avez conseillée, dit-il. J'ai manqué, je crois, d'habileté. Je suis convaincu que vous aurez plus d'adresse, plus de précision. Il faudra donc que demain ou après-demain vous tentiez vous-même l'effet de l'électricité pour la solution du problème qui nous préoccupe si vivement.

Keller allait répondre Mademoiselle de Morsanges l'en empêcha.

— M. Gérard ne vous a donc pas encore annoncé, mon père, dit-elle, qu'il devait, sous très-peu de jours, quitter Morsanges et retourner à Paris ? Il m'a déjà fait part, à moi, de cette détermination, qui m'a semblé naturelle, légitime. Aussi n'ai-je pas craint de donner à votre secrétaire le conseil de hâter son départ. Ce n'est pas, en effet, dans la solitude où nous vivons que M. Keller trouvera le chemin brillant qu'il est si digne de parcourir, assure-t-on. Il lui faut sans doute un milieu plus propice, et il n'y a que la capitale où il puisse tirer un parti des talents qui le distinguent. En venant ici, il s'est détourné de sa voie. Il importe enfin qu'il y rentre et qu'il aille se tremper aux sources fécondes de l'intelligence, de l'activité, de la réputation. Ne comptez donc plus sur lui, mon père, car il a décidé qu'il se mettrait en route... dès demain.

Elle accentua cette dernière phrase avec fermeté. En outre, elle communiqua à son regard, qu'elle fixa sur celui de Keller, une expression hautaine et résolue dont le sens n'était pas douteux : elle ne voulait pas être démentie.

M. de Morsanges avait écouté sa fille d'un air surpris ; évidemment il refusait de croire au prochain départ de son secrétaire, auquel il tenait beaucoup, dont les connaissances spéciales étaient si utiles à la satisfaction de son goût favori. Cependant le doute s'empara de lui quand il vit que Gérard ne protestait point contre le projet qui lui était attribué.

— Ah ça ! dit-il avec un étonnement inquiet, serait-ce vrai, ce que Valérie vient de me déclarer ? Quoi ! vous songeriez à m'abandonner au milieu de nos expériences ? Est-ce que l'existence vous déplaît parmi nous ? Ne vous accorde-t-on pas tous les égards que vous méritez ? Qu'est-ce à dire ? L'ambition vous tourmente-t-elle si fort ? Eh ! mon Dieu ! croyez-moi, le moyen le plus prompt pour parvenir à la renommée, c'est de concentrer ses études dans le silence et dans l'isolement. Encore quelques efforts, et bientôt, j'en ai la certitude, nous enverrons aux Facultés savantes de l'Europe un de ces mémoires qui attirent l'attention sur ceux qui les ont signés. Je ne tiens pas à la gloire, moi : l'amour de la science me suffit. Aussi vous cèderai-je de grand cœur ma petite part de bruit et d'éclat dans le succès de notre travail en commun. Allons, mon ami, dites-moi que vous n'avez pas formé le projet de me quitter. Ou, si cette pensée vous est venue, donnez-moi bien vite l'assurance que vous y avez renoncé.

Tandis qu'il écoutait le vieux gentilhomme, Keller était secrètement agité. Il se sentait combattu entre le désir de braver Valérie en affirmant qu'il n'avait jamais dû partir, et la crainte que, poussé à bout, elle ne révélât à son père les obsessions hardies dont il avait osé la persécuter. Il connaissait assez M. de Morsanges pour savoir qu'avec une considération ne retiendrait alors le vieillard idolâtre de son enfant. Le chevalier l'accablerait de reproches et le chasserait peut-être sans miséricorde comme un laquais insolent. Cependant Gérard hésitait encore sur le parti qu'il allait prendre, lorsqu'un geste impérieux de la jeune fille lui apprit qu'elle était sur le point de renoncer à tout ménagement. Sous cette contrainte morale, Keller eut un mouvement de rage qu'il parvint à comprimer aussitôt. Après quoi, d'un ton légèrement contracté, il remercia M. de Morsanges des bontés qu'il avait eues pour lui, de l'intérêt qu'il voulait bien lui témoigner en l'engageant si instamment à rester. Mais il ajouta qu'il ressentait comme une atteinte de nostalgie à la suite d'un séjour de deux ans loin de Paris, où s'était écoulée sa jeunesse ; qu'il était tourmenté du désir de revoir la grande ville et qu'il n. pouvait contenir plus

longtemps la force mystérieuse qui l'obligeait à retourner vers cet irrésistible contre d'attraction.

— Veuillez excuser, monsieur, ce que ma détermination a d'imprévu et peut-être de désobligeant, reprit-il. J'ai vainement combattu. Je me sens maîtrisé, et c'est à regret, comme malgré moi, que je vais m'éloigner de vous. Il y a des fatalités plus puissantes que notre raison !

L'emphase de ces derniers mots cachait sans doute un sens détourné, car ils furent accompagnés d'une crispation de visage qui surprit M. de Morsanges. Le chevalier n'y prêta qu'une légère attention. Il s'efforça de dissuader Gérard de mettre à exécution le projet de retourner à Paris. Son instance n'eut d'autre succès qu'une promesse faite par Keller de rester quelques jours encore pour renouveler lui-même l'expérience de la décomposition de l'eau par l'électricité.

Valérie se tint pour satisfaite du résultat de sa démarche intrépide. Elle n'essaya pas d'exiger un départ immédiat. Après avoir serré son père entre ses bras charmants, elle se retira. En sortant, elle lança pour adieu un coup d'œil ironique et glacé à l'ennemi qu'elle croyait avoir vaincu. Gérard Keller, lui, s'inclina avec toutes les apparences du calme et de la soumission. Lorsqu'il redressa sa haute taille, il porta la main sur une des tablettes étagées autour du laboratoire. Là se pressaient, rangées symétriquement dans des bocaux et dans des fioles, les substances nécessaires aux spéculations de la chimie. Il y prit furtivement un flacon qu'il cacha dans une poche de son habit.

Le lendemain, après le dîner, vers deux heures, mademoiselle de Morsanges monta dans un canot qu'elle conduisit elle-même à la rame. Elle se rendit à l'île qui était une création de son esprit poétique, et qu'elle appelait l'île aux Mouettes, parce que bien souvent ces oiseaux de mer, venus des rivages de Pornic ou de Machecoul, s'y reposaient et y séjournaient même avec une visible prédilection. C'était la coutume de la noble jeune fille, quand la journée était belle et tiède, d'aller respirer et faire la sieste au milieu de ce bouquet de verdure et de fleurs. Il y avait là beaucoup d'oiseaux qu'elle avait apprivoisés, et qui venaient se poser sur elle dès qu'elle les appelait de sa voix plus mélodieuse encore que la leur.

Ce jour-là, une fatigue extraordinaire l'accablait. Elle l'attribuait à l'influence énervante du temps, qui était très-chaud. Après avoir contemplé un instant le vol élégant de deux mouettes et joué avec les fauvettes, les mésanges et les pinsons, dont elle aimait la joyeuse familiarité, elle entra dans un kiosque, sorte de minaret chinois, tout brodé de lianes grimpanes, dont l'intérieur était meublé comme un salon oriental. Elle s'assit d'abord sur une natte de jonc. Elle était sans force. Ses paupières palpaient comme deux ailes alourdies qui ne peuvent rester étendues. Elle voulut résister à cette faiblesse soudaine, mais elle tenta vainement de se relever. Peu à peu sa tête se renversa sur des coussins, et elle s'endormit, le sourire aux lèvres, en murmurant le nom du comte Hector de Flavigny.

Quelques minutes après, Gérard Keller pénétrait dans le kiosque. Il était pâle et frémissant. En percevant la jeune fille immobile et gracieuse comme un ange du sommeil, il ne put s'empêcher de se découvrir avec une émotion pleine de respect.

— O ma haine ! murmura-t-il, fléchirais-tu devant mon amour ?... Et toi, ma vengeance, te laisserais-tu dompter, parce que cette patricienne est radieuse comme la lumière du soleil ?

Après une pause, il poursuivit avec une sourde véhémence : — Ainsi la voilà, inerte et désarmée, sous mon regard, sous ma main ! Quelques gouttes d'opium ont suffi pour réduire son arrogance ? Quelle misère que l'orgueil de race, puisqu'il faut si peu pour l'anéantir !... Ah ! Valérie de Morsanges, la belle méprisante, je te vois donc enfin plus inoffensive, plus débile que les fleurs délicates qui parfument ton sommeil ! Que n'as-tu conscience de l'inévitable danger qui plane sur toi ?... cela doublerait l'élan de ma colère et l'énergie de mon implacable volenté.

Absorbé par la violence de ses sensations, Keller ne remarquait pas que des yeux effarés le regardaient avec épouvante à travers les réseaux de capucines et de convolvulus qui formaient un rideau de verdure à l'une des fenêtres du kiosque. Roch Duhoux, le jardinier de Morsanges, occupé dans l'île depuis le matin, avait vu Gérard débarquer. La curiosité l'avait poussé à savoir le motif qui amenait le secrétaire, qu'on rencontrait rarement de ce côté. Il l'avait surpris à l'instant où il s'arrêtait, la menace à la bouche, l'incendie aux yeux, en face de la jeune fille qui dormait. Roch Duhoux était lâche. Il avait surtout peur de Gérard, qu'il considérait comme un mécréant, comme un sorcier. Il s'esquiva sans bruit et courut prévenir M. de Morsanges de ce qui se passait.

M. de Morsanges ne comprit rien d'abord à ce que Duhoux lui disait. Mais celui-ci répéta si exactement ce qu'il avait entendu que le chevalier eut une soudaine et terrible révélation. Il poussa un rugissement de lion, saisit des armes, et s'élança dans un canot qui toucha l'île en quelques coups d'aviron.

Comme il allait entrer dans le kiosque, il se heurta contre Gérard qui en sortait.

— Ah ! l'infâme ! s'écria le chevalier en se levant sur lui.

Un coup de feu se fit entendre. Une balle mal dirigée siffla dans l'air. Le vieux gentilhomme ajusta un second pistolet chargé. Par un geste rapide, Keller s'en empara.

— Oui ! je suis un infâme, et je me fais horreur ! s'écria-t-il. Mais ta main tremblerait encore, vieillard ; la mienne saura tenir plus ferme l'arme du châtiment !

Il se jeta dans une barque qu'il poussa brusquement au large.

Un second coup de feu retentit.

Gérard Keller tomba dans le lac, où se forma aussitôt une grande tache de sang. Son corps s'engagea sous des herbes longues et ne reparut pas.

Le cœur brisé, M. de Morsanges se pencha sur son enfant qui dormait toujours, mais qui, par une contraction effrayante avait les yeux ouverts, fixes et pleins de larmes.

III

Moins d'une année après ces événements, une nuit, M. de Morsanges s'enferma dans son laboratoire avec une femme depuis longtemps à son service. C'était une mulâtresse qu'il avait achetée à la Guadeloupe au temps où il était armateur. Comme elle faisait preuve d'une certaine vivacité d'intelligence, il l'avait prise en affection et l'avait amenée en France. L'esclave était devenue libre en touchant cette terre de liberté. Mais elle n'avait profité de son indépendance que pour s'attacher davantage à son maître et le servir avec plus de zèle et de dévouement.

Elle se nommait Sylvia. La franchise et la loyauté se peignaient dans sa physionomie ouverte, dans son allure à la fois modeste et ferme. Jeune, elle avait dû être belle, car ses traits expressifs offraient une rare correction et son teint olivâtre se distinguait par une harmonieuse pureté. A quarante ans, elle n'avait pas trop vieilli en apparence, contrairement à la précocité décrépite des femmes de sa race. On la citait encore pour sa bonne mine et l'élégance de sa démarche souple et nerveuse.

Le chevalier la fit asseoir près de lui.

Le vieux gentilhomme était bien changé. Quelques mois avaient suffi pour creuser son visage, courber sa taille, amortir sa voix, infliger à ses mouvements une sorte de trépidation. Le temps s'était décuplé pour lui. Le doigt de l'infortuné et du désespoir avait précipité l'aiguille de la vitesse sur le cadran de sa vie. Il semblait n'avoir plus dans sa poitrine qu'un souffle près de s'éteindre dans une dernière larme et dans un dernier soupir.

Il y avait longtemps qu'il n'était entré dans son laboratoire. C'était la troisième ou quatrième fois peut-être depuis la mort de Gérard Keller. Non qu'il eût rendu la science

solidaire de l'infamie d'un de ses adeptes et qu'il l'eût associée dans la réprobation dont il accablait le souvenir d'un misérable. Il était trop juste, trop éclairé pour méconnaître que l'étude élève l'âme et moralise le cœur, qu'elle est la grande inspiratrice des nobles pensées et des généreux sentiments. Mais, hélas ! sous le poids de ses lourds ennuis comment eût-il conservé le goût suprême, l'intrépide curiosité du savant ? Il avait perdu l'énergie du travail. Quelques tentatives faites pour la rappeler en lui avaient complètement échoué. Il n'était revenu cette fois dans son laboratoire que pour assurer plus de solitude et de sécurité au mystérieux entretien qu'il allait avoir avec Sylvia.

— Ai-je été pour toi un bon maître, Sylvia ? lui demanda-t-il. As-tu quelque chose à me reprocher ?

— Non seulement je n'ai rien à vous reprocher, monsieur le chevalier, répondit la mulâtresse avec émotion, mais encore j'ai à vous aimer et à vous bénir pour tout le bien que vous m'avez fait.

— Je n'avais pas besoin d'entendre ces excellentes paroles, mon enfant, pour être convaincu que tu es une créature privilégiée et que ton cœur ressemble à ces terres fertiles où la bonne semence donne toujours de belles moissons. J'ai semé dans ta vie quelques procédés généreux : tu me les rends au centuple par la libéralité de ta reconnaissance. Merci, Sylvia. Aujourd'hui je viens t'offrir l'occasion de me rendre un signalé service : je suis sûr que tu n'hésiteras pas à la saisir.

— Parlez, maître. Je suis prête à faire votre volonté.

— J'ai eu confiance en ta discrétion, Sylvia. Il faut maintenant, noble femme, que tu consacres ton existence à réaliser le projet que j'ai conçu ou plutôt à exécuter l'arrêt que ma conscience a prononcé.

— Puisque cet arrêt émane de vous, il doit être équitable et modéré. Vous avez bien fait de compter sur moi pour son exécution.

— Voici ce dont il s'agit, reprit M. de Morsanges avec effort. J'ai décidé, irrévocablement décidé que le pauvre être né cette nuit serait emmené loin de la France. Il ne saura jamais qui lui a donné le jour. Il grandira dans la pensée qu'il est un enfant recueilli par ta pitié.

— C'est bien, maître ; vous serez obéi.

— Tu partiras cette nuit même. Tout est prévu, tout est prêt. Une voiture attend dans la cour. Roch Duhoux te conduira à Nantes. Là tu t'embarqueras sur le brick le *Goëland*, en partance pour la Guadeloupe. Tu établiras ta résidence en ce pays ; tu y vivras dans la liberté et le bien-être, occupée exclusivement du soin d'élever ton enfant d'adoption.

— J'étais heureuse à Morsanges, dit Sylvia dont les yeux se mouillaient. J'espérais y passer le reste de mes jours. Puisqu'il n'en peut être ainsi, je vous remercie, maître de me renvoyer à ma terre natale.

— C'est à regret que je t'éloigne, bonne Sylvia. Mais ton départ est indispensable. Résignons-nous.

Le vieux gentilhomme prit sur une table un portefeuille et une ceinture de voyage qu'il tendit à la mulâtresse.

— J'ai mis dans ce portefeuille, reprit-il, un acte de libération en bonne forme. Ton indépendance est donc inattaquable sous le ciel de l'esclavage. En outre, ton existence est assurée, car je te donne cinquante mille livres en bons royaux produisant un revenu qui, là-bas, sera presque une fortune pour toi, et, pour lui ! Dans la ceinture que voici, ajouta-t-il après une pause nécessaire par l'oppression de sa voix, il y a deux cents pièces d'or destinées à l'achat d'une case pour te loger. Choisis-la entourée d'un jardin, sous l'ombrage des palmiers, au bord d'un ruisseau murmurant, afin que la vie s'y développe avec force, avec éclat. Que ton intelligence et ta sollicitude fassent du bonheur au proscrit ! Car je veux être rigide, Sylvia, mais non cruel.

— Je serai la mère de l'orphelin, répondit la mulâtresse avec une touchante solennité.

M. de Morsanges étreignit les mains de Sylvia. Il lui adressa encore quelques recommandations empreintes d'une

exquiso bonté d'âme. Puis il se leva en la priant de hâter ses préparatifs.

—Avant une heure, je vous ferai mes adieux, répondit-elle en s'efforçant de contenir les battements de son cœur. Mais j'y songe ! Quand je serai là-bas, à la Guadeloupe, devrai-je vous écrire et vous donner des nouvelles de... mon enfant ?

Le chevalier hésita.

—Non ! dit-il enfin avec une sombre résolution. Il ne faut pas m'écrire, Sylvia. Il ne faut pas surtout me parler du malheureux dont je veux ignorer l'existence. Mon devoir est accompli, ma dette est payée. Désormais plus une pensée, plus un souvenir, mais l'indifférence et l'oubli !

—Maître, répondit la mulâtresse, je garderai le silence, je vous le jure. Un jour, je l'espère, vous pourrez croire que le passé n'était qu'un rêve, un mauvais rêve évanoui.

La gravité sentencieuse de ces paroles impressionna favorablement M. de Morsanges. Il ouvrit les bras et serra la mulâtresse contre sa poitrine. Le maître et l'esclave confondirent leurs larmes dans une mutuelle effusion, car il existe entre les hommes une égalité, celle de l'infortune, et un niveau, celui de la douleur.

Tous deux sortirent du laboratoire. Presque aussitôt Roch Duhoux s'en échappa. Il s'y était caché, après avoir surpris l'ordre donné par le chevalier à Sylvia de se rendre dans cette pièce écartée. Il avait entendu leur entretien. Sa physionomie décelait une étrange préoccupation.

Roch Duhoux était un gars d'une vingtaine d'années environ, grand, difforme, avec des traits pointus, des bras longs, des jambes arquées. Son torse était énorme. Il écrasait en quelque sorte le reste de son corps, qui était grêle et mal venu. Il avait les cheveux jaunes, le teint blafard. Sans être repoussante, sa laideur était désagréable à voir, quoiqu'il eût coutume de rire pour montrer ses dents blanches et aigues, des dents de loup ; ce tic d'hilarité lui eût donné l'air d'un idiot, si ses deux yeux, percés à la vrille et brillants comme des escarboucles, n'eussent protesté contre une telle appréciation. De méchants instincts dormaient dans l'âme de cet être bizarre, presque monstrueux. Ils devaient s'éveiller en sursaut dès que l'heure serait venue pour eux de prendre leur violent essor.

C'était par hasard que Roch Duhoux était entré au service du chevalier. L'ancien jardinier du château étant mort subitement, le jeune gars, simple journalier, s'était trouvé seul capable de le remplacer. Il avait obtenu provisoirement l'emploi disponible, et peu à peu, comme il arrive si souvent, le provisoire était devenu définitif. M. de Morsanges toutefois n'avait jamais agréé d'une manière formelle le nouveau serviteur, qui lui déplaisait. Sans avoir précisément entrevu ce qu'il y avait de perversité en germe sous la rude écorce du jeune jardinier, il avait toujours éprouvé à son aspect une singulière répulsion. Il souffrait de savoir son terri-le secret à la disposition d'un homme dont il suspectait la loyauté et la discrétion. Aussi avait-il résolu de l'éloigner de Morsanges. Il n'attendait que le départ de Sylvia pour déterminer, par l'offre d'une somme d'argent, Roch Duhoux à quitter le pays.

Il était deux heures du matin quand la mulâtresse monta en voiture. Un berceau se dessinait vaguement dans l'ombre de la berline, où rien ne manquait pour les soins à donner au petit paria durant le chemin. Tous les domestiques ayant été congédiés depuis quelques mois, aucune curiosité n'était à craindre. Seul le vieux gentilhomme était là, immobile, muet, navré.

Roch Duhoux fouetta les chevaux, la voiture s'ébranla. M. de Morsanges, tout agité, s'élança à la portière.

—Adieu ! Sylvia, murmura-t-il ; aime-le de toutes les forces de ton cœur.

—Adieu ! maître, répondit l'excellente femme. Je l'aime déjà comme s'il était mon fils.

La nuit était tiède et brillante. Les mille constellations de l'infini rayonnaient comme des gerbes de diamants. La lune se levait, elle commençait à décrire une ellipse rapide sur

l'horizon. Des souteurs d'une suavité enivrante s'échappaient de la terre toute verte et toute fleurie. C'était une de ces nuits heureuses, si bien faites pour les nobles réveries, pour les touchantes inspirations. Et cependant, insensible aux séductions de la nature rajeunie par le printemps, Roch Duhoux était sombre et taciturne. Il ne stimulait que rarement de la voix ses chevaux, qui s'avançaient péniblement dans des sentiers étroits, encaissés, tortueux, dont les ornières profondes n'avaient pas encore été séchées par la chaleur renaissante du soleil de mai. De temps en temps il se retournait, se penchait, et lançait dans la berline, à travers les vitres latérales, un coup d'œil furtif et anxieux. Il arriva ainsi à proximité de la route de Sainte-Hermine à Nantes, la seule grande route qui existait alors dans le comté nantais et la province du Poitou.

La lune avait déjà disparu. L'aube commençait à poindre mais son reflet bleuâtre rayait à peine l'obscurité qui enveloppait la campagne. Tout à coup Roch Duhoux poussa un léger cri de satisfaction et se mit à rire sourdement.

—Bah ! murmura-t-il, l'occasion est bonne. J'en profiterai.

Au lieu de continuer à suivre la direction aboutissant à la grande route, il engagea son attelage dans un chemin de traverse. Une demi-heure plus tard, il revenait près d'un bouquet de bois et faisait halte au plus épais du taillis. Là il descendit de son siège, ouvrit une porte de la berline, et se trouva en face de la mulâtresse qui le regardait avec étonnement.

—Pourquoi nous arrêtons-nous, Roch ? lui demanda-t-elle. Que me veux-tu ?

—Je veux ton or et tes bons royaux ! répliqua le gars en riant.

Et, prompt comme l'éclair, Duhoux jeta un nœud coulant autour du cou de la mulâtresse. En une seconde, il la renversa sur le sol. Mais avec une énergie désespérée elle se releva d'un seul bond. Alors une lutte s'engagea, lutte affreuse et qui ne devait pas être longue. Après des efforts inouïs, surhumains, Sylvia tomba étranglée, sans mouvement. L'assassin haletait.

Il lui fallut quelques minutes de repos pour se remettre d'aplomb. Bientôt il se pencha sur sa victime pour se convaincre qu'elle était morte. Puis il s'empara des valeurs données par M. de Morsanges et les plongea dans la poche de sa grande veste de paysan poitevin. Il se demanda ensuite comment il cacherait le cadavre. Alors il se rappela—car il connaissait les moindres replis de cette partie du Bocage—qu'à peu de distance, dans un champ de genêts et d'ajoncs ; se trouvait une marnière abandonnée. Il y traîna le corps de la mulâtresse et le laissa glisser dans le trou creusé en forme de puits. La chute se prolongea ; elle produisit au fond de l'abîme un bruit lugubre comme un gémissement. Duhoux eut peur, il s'enfuit.

De retour à la voiture, où l'enfant dormait encore dans son berceau, il se mit à réfléchir sur ce qu'il allait faire du pauvre petit. En ce moment, il entendit—car il avait l'ouïe fine—le roulement imperceptible d'une charrette au lointain. A la manière des sauvages, il colla son oreille contre terre et comprit que cette charrette allait longer la lisière du bois en suivant un sentier parallèle au chemin où il stationnait. Son parti fut pris en un instant. Il s'empara du berceau d'osier enveloppé d'un rideau de serge, sans aucune marque distinctive qui éveillât les soupçons. Il courut le poser sur un tertre, au pied d'une croix. Le jour grandissait, ses premiers rayons accusaient assez nettement les formes et les couleurs des objets en saillie. Bien éclairé, le berceau ne pouvait manquer de frapper les regards. Satisfait de lui-même, Duhoux s'éloigna déjà ; mais il revint sur ses pas en remarquant que le roulement de la charrette résonnait à proximité. Il distinguait, au milieu du silence, le timbre accentué de deux voix qui causaient. Il voulut savoir si les passants emporteraient le berceau et se cacha dans un massif. Au bout de dix minutes, il entendit qu'on s'arrêtait, qu'on poussait des exclamations.

mations de surprise et de pitié. Puis bientôt le lourd véhicule se remit en mouvement et disparut au détour du sentier. Il n'y avait plus de berceau sur le tertre au pied de la croix.

Roch Duhoux avait reconnu ceux qui recueillirent ainsi le nouveau-né : c'étaient deux paysans du Haut-Poitou, Mathurin Cazeaux et sa femme, fermiers à la Bernadière, près Montaigu. Il était du même village qu'eux et quelque peu leur parent. Comme il connaissait leur excellent cœur, il trouva que l'orphelin avait de la chance d'être tombé en de si bonnes mains. Il s'en réjouit presque, tant il est vrai que, si vicieux que soit un homme, il n'est jamais complètement dépravé. Il rejoignit de nouveau la berline et gagna cette fois la route de Nantes, où il se rendit et où il se débarrassa, en les vendant, de tous les effets destinés au voyage de la Guadeloupe. Après quoi, il revint à Morsanges, et d'un air imperturbable, il annonça au chevalier l'embarquement de la mulâtresse à bord du *Goëland* par une belle brise du nord-est.

Quelques jours plus tard, M. de Morsanges se promenait seul dans son parc. Une pensée le préoccupait vivement : il voulait décider Roch Duhoux à quitter le pays. Mais comment devait-il s'y prendre pour ne pas l'irriter et en même temps pour ne point paraître, plus qu'il ne convenait, tenir à son prompt éloignement ? Il était encore incéris sur la tournure qu'il donnerait à sa négociation, lorsqu'il rencontra son jardinier. Celui-ci l'avait aperçu et venait au-devant de lui d'un pas délibéré. Il salua son maître d'un air sournois, et, tournant son chapeau rond dans ses mains, il lui annonça qu'il avait formé le projet de se rendre à Paris pour se perfectionner dans la science du jardinage. Il ajouta qu'il désirait se mettre en route sans retard. A cette déclaration qui le tirait si bien d'embaras, M. de Morsanges faillit laisser deviner sa joie. Il se contint cependant. Il employa même la ruse et feignit une légère contrariété. Mais Duhoux tint bon, et le vieux gentilhomme parut se résigner, tandis qu'il se félicitait d'avoir si inopinément atteint son but. Une semaine s'était à peine écoulée : par une singulière ironie des choses de ce monde, l'assassin de Sylvia se rendait à Paris, riche du vol qu'il avait commis et chargé en outre des bienfaits du chevalier de Morsanges.

La perte d'un tel serviteur mit un peu de satisfaction dans l'âme du vieillard. Il réforma le personnel de ses domestiques, et l'existence sembla reprendre au château son train accoutumé. Cette existence, hélas ! cachait bien des tristesses, de vaines, bien des désespoirs muets. Mais il eût été difficile, tant était digne l'attitude des maîtres, de découvrir, sous le calme des apparences, les angoisses de la réalité. M. de Morsanges avait puisé une nouvelle force, une nouvelle vitalité à la source de l'amour paternel. Il avait voulu donner à sa fille l'exemple du courage et de la fertilité au milieu du malheur. Par l'énergie de son ardente tendresse et l'empire de ses nobles consolations, il était parvenu en effet à produire un peu d'apaisement et de résignation dans le cœur exalté de son enfant qui voulait mourir. Pour enlever autant que possible jusqu'au souvenir de l'infortune, il avait fait détruire l'île aux Mouettes, et la lac de Grand-lieu avait repris son vaste et monotone aspect d'autrefois, varié seulement par sa puissante végétation de joncs et de nénuphars.

Vers l'automne, un jour que le ciel était voilé par de légers nuages et que le soleil invisible tamisait une blanche et tiède lumière sur la campagne, mademoiselle de Morsanges, diaphane et vaporeuse comme un doux fantôme, était assise dans un grand fauteuil sur une pelouse au pied du château. Une vaste corbeille de fleurs embaumait l'air autour d'elle, et le parc, dont le feuillage commençait à se teinter de reflets jaunissants, ouvrait devant son regard de lointaines et charmantes perspectives. Mais les touffes de roses, de marguerites et de dahlias, les horizons de verdure où se profilaient de belles statues de marbre n'avaient pas en ce moment la puissance d'attirer l'attention de Valérie. Elle se montrait tour à tour impatiente et rêveuse, écoutant avec anxiété les moindres

bruits extérieurs ou s'absorbant, d'un air découragé, en une mélancolie tout humide de pleurs qui s'échappaient en silence. Tout à coup elle entendit résonner le galop d'un cheval dans la direction de l'avenue. Elle tressaillit. Son visage toujours admirable, mais étrangement pâli par la souffrance, se colora d'un effluve de sang vermeil. Elle essuya ses larmes, maîtrisa son émotion, se replia dans son fauteuil et attendit.

Hector de Flavigny parut sur le perron. Il descendit les degrés et s'avança vers elle. Elle lui tendit une main qu'il porta à ses lèvres en étouffant un soupir.

— Daignerez-vous m'apprendre aujourd'hui, lui demanda-t-il, pourquoi vous hésitez à m'accorder sans réserve cette main divine que vous laissez un instant dans la mienne sans répugnance et sans effort ?

Mademoiselle de Morsanges fut saisie d'un tremblement nerveux. Une pâleur bleuâtre envahit ses joues. Après une minute de cette sensation violente, le calme se fit en elle et elle répondit avec une douceur endolorie :

— Ne m'interrogez pas, monsieur de Flavigny, mais adressez-vous à mon père. Lui seul sait quelle réponse doit vous être faite. Que vous dirais-je, moi, sinon que j'ai renoncé aux espérances souriantes de la jeunesse, aux rêves enchantés de l'avenir !... Et cependant, reprit-elle après une pause, en levant vers le ciel ses grands yeux chargés de tristesse, je crois que Dieu m'avait mis dans l'âme d'ineffables aspirations ! Il me semble qu'il m'avait créée pour bien comprendre et bien sentir ce bonheur suprême d'aimer et d'être aimée avec une tendresse et un dévouement éternels !

A ces mots, son visage se pencha sur sa poitrine comme un lis étioilé s'incline sur une tige lasse elle-même de son propre effort. Le comte Hector, stupéfait, l'esprit perdu en un dédale de conjectures, demeurait immobile, muet. Un domestique vint le prévenir que M. de Morsanges l'attendait au salon. Il se hâta de se rendre auprès de lui, car il avait deviné qu'une explication décisive allait avoir lieu.

Une demi-heure s'était à peine écoulée, M. de Flavigny, suivi du chevalier, reparut. Le visage du comte rayonnait d'un enthousiasme pour ainsi dire religieux. Sa pâle et belle physionomie montrait une résolution exaltée et réfléchie à la fois. Lorsqu'il fut près de Valérie, il se découvrit la tête, et pliant le genou jusqu'à terre :

— Mademoiselle de Morsanges, dit-il avec une indicible expression d'amour et de respect, votre père m'a permis de mettre mon cœur à vos pieds, et je viens vous adresser une ardente prière : Je vous supplie de m'accepter pour époux ! Ah ! ne me refusez pas ce bonheur, ou j'en fais le serment je ne me marierai jamais !

Valérie, toujours repliée sur elle-même, avait le front caché dans ses deux mains. A travers ses doigts blancs filtraient de grosses larmes qu'aucun spasme, qu'aucun soupir n'accompagnait. Assurément, ce n'était point là le signe funeste de la douleur et du désespoir : c'était le langage le plus émouvant de la reconnaissance et de l'admiration.

Quand elle eut épanché cette source limpide de son âme, elle se leva, dégagée son visage radieux comme un reflet de soleil après l'orage, et répondit avec une angélique solennité :

— Dieu est bon, et vous êtes le meilleur des hommes, monsieur de Flavigny ! Aussi est-ce avec joie que je vous confie mon existence, car je vous aime, je vous vénère et je vous bénis !

.....

Par une étrange coïncidence, le jour même où l'on célébrait le mariage du comte Hector et de Valérie, M. de Morsanges reçut la nouvelle que le *Goëland* s'était perdu, corps et biens, dans une tempête, à l'entrée de la mer des Antilles.

PREMIERE PARTIE

I

Le château d'Apremont s'élevait au sommet d'une colline sur la lisière du Haut-Poitou, entre Clisson et Montaigu. C'était un vrai castel féodal, demi circulaire, avec tourelles, courtines, mâchicoulis et créneaux. Le donjon avait presque entièrement disparu, il n'en restait qu'un débris sous une épave de courtine de lierre, de scolopendre et de vigne vierge, dans la cour intérieure de l'antique manoir. La porte d'entrée était défendue par un pont-levis, elle se fermait à deux battants au moyen d'une herse qui glissait entre deux rainures parallèles. Des fossés profonds et pleins d'eau entouraient cette architecture menaçante et s'étendaient jusque devant le parc, ou l'on arrivait en traversant une chaussée construite sur pilotis. Des girouettes ou pannonceaux grinçaient sur le toit conique des parapets crénelés, signe de noblesse dont tous les seigneurs n'avait pas le droit de se parer.

Au commencement de l'automne de 1788, vingt ans environ après les événements qui nous sont connus, la marquise douairière d'Apremont avait fait inviter le marquis Gaëtan d'Apremont, son fils. Elle l'attendait dans un vaste salon tendu de tapisseries de haute lisse et décoré de portraits représentant dix générations d'aïeux.

La marquise était une femme de cinquante ans, à la taille élevée, aux grands traits bourbonniens, à la physionomie sévère et triste. On remarquait dans toute sa personne une dignité pour ainsi dire héraldique. Il y avait du blason jusque dans son regard calme et hautain, jusque dans la dédaigneuse expression de ses lèvres, dont la commissure se repliait vers le menton. Son costume était sombre et rigide. Aucune poudre dans ses cheveux grisonnants, relevés sans effort et sans art. A peine une teinte de carmin sur ses joues naturellement pâles. Elle portait une robe de moire antique, d'un violet foncé, dont l'ampleur n'était point arrondie par l'exagération des paniers. Sa main, une main royale ornée d'un simple anneau, était posée sans affectation sur le bras du fauteuil sculpté dans lequel elle était assise. Ses pieds, d'une cambrure tout aristocratique, frappaient avec un peu d'impatience le tabouret de chêne écussonné où ils s'appuyaient. Tout à coup elle se leva, interrogea d'un coup d'œil la pendule de bronze incrustée de cuivre que portait un socle de marbre pendu aux lambris, et fit résonner un timbre posé sur un guéridon à côté d'une tabatière d'or et d'un missel.

Un domestique à livrée entra.

— Pour quoi M. le marquis ne s'est-il pas encore rendu à mon invitation ? demanda-t-elle. Veuillez vous informer, et redites à mon fils que j'ai hâte de le voir et de l'entretenir.

Lorsque le valet eût disparu, la marquise d'Apremont se mit à marcher autour de la salle qu'un soleil du matin dorait çà et là de rayons pâles glissant à travers de grandes fenêtres dont l'ogive se dessinait sur un ciel immense et brumeux. La marquise s'avancait lentement, le front haut, avec cette majesté empreinte de roideur qui semblait la caractériser. Il y avait cependant, tout au fond de ses grands yeux noirs, comme un reflet de honte et de découragement, surtout lorsque son regard rencontrait le mâle visage de quelque ancêtre tout rayonnant de loyauté et d'honneur.

— Hélas ! murmura-t-elle, le chêne s'est appauvri ! Le rejeton est dégénéré !

Elle achevait à peine d'exhaler cette parole dans un soupir, lorsque la portière se souleva à l'entrée du salon. Un homme parut. C'était le marquis Gaëtan d'Apremont.

Le marquis pouvait avoir trente ans, mais les apparences le vieillissaient. L'élégance de son costume en velours bleu de ciel tout brodé de paillettes d'or, les coquetteries de la poudre et du fard, ne dissimulaient qu'à moitié les fêlures empreintes sur son visage par une vie de débauche. Avec une mise moins irréprochable, en l'eût pris pour un des derniers roués

de la Régence, tant il y avait de hardiesse dans son regard, de sensualité sur ses lèvres, de cynisme railleur dans sa physionomie. Il n'était point laid ; ses traits avaient même une certaine pureté aquiline. Mais sa tête offrait un développement énorme, et ses épaules avaient une rondeur herculéenne qui contrastait avec les proportions de la taille au-dessous de la moyenne et avec la ténuité de ses jambes qui décrivait, en cherchant à se rejoindre, un arc un peu tendu. En résumé, ses allures affectaient cette nonchalance rusée qui rappelle assez bien la lente souplesse des fauves de la race féline. Il se dirigea en silence et d'un pas balancé vers la marquise. Puis il s'inclina devant elle d'un air ironique et sournois.

— Vous m'avez fait mander, ma mère, dit-il. Me voici, que désirez-vous ?

— M'entretenir un moment avec mon fils, avant que les hôtes que nous attendons soient arrivés.

— Je devine. Vous allez encore m'adresser des reproches, me faire des remontrances, me tracer une ligne de conduite pour l'avenir. Bah ! madame la marquise, je sais par cœur le sermon que votre indulgence me prépare. Si vous le permettez, je vais vous le psalmodier sans commettre une erreur de rédaction, sans intervertir l'ordre des trois points consacrés.

La douairière d'Apremont fronça le sourcil. Après avoir repris sa place habituelle dans le grand fauteuil de chêne écussonné, elle arrêta sur son fils un regard à la fois impérieux et pénétré de tristesse ; puis, d'un ton empreint d'amertume :

— Trêve de railleries ! reprit-elle. Je ne suis pas d'humeur à supporter vos sarcasmes doucereux. Les projets que j'ai formés en ce qui concerne votre avenir m'inquiètent sérieusement. Je crains d'avoir trop compté sur vous, sur votre conversion au bien. Je crains surtout que vous ne soyez pas sincèrement résolu à envisager le mariage comme un abri, comme un port. Après les agitations de votre jeunesse... déréglée... vous avez cependant besoin de calme, de repos, et peut-être d'oubli. L'union que je médite de vous faire contracter vous assurerait tout cela, j'en suis convaincue, si vous étiez résolument prêt à vous réfugier dans une vie d'ordre, de quiétude et de réparation.

La gravité de ces paroles n'eut d'autre effet que d'amener un sourire légèrement sardonique sur les lèvres sinueuses de Gaëtan.

— Décidément, répondit-il, vous me traitez avec une rigueur qui m'afflige. Vous vous montrez même injuste à mon égard. Qu'ai-je fait, après tout, qu'on ne puisse reprocher à toute la jeunesse aristocratique de ce temps-ci, que le hasard ou la curiosité a lancée sur les flots de cet océan plein de récifs et de tempêtes qu'on nomme Paris ? Eh !-palsambleu ! je l'avoue, je me suis, comme tant d'autres, un peu trop laissé surprendre par l'imprévu des orages et la violence des courants. Aussi bien je n'ai pas suffisamment retenu entre mes mains l'opulence qui m'avait été léguée par mon père, le marquis d'Apremont, en sorte qu'elle a sombré et qu'il ne m'en reste plus que des épaves. Que voulez-vous ! on n'est pas criminel pour cela, on est imprudent et malheureux, voilà tout.

Ce disant, il fit claquer ses doigts et pirouetta sur ses talons rouges avec élégance et légèreté. La marquise laissa échapper un cri sourd d'indignation. Par un geste impérieux, elle fit signe au marquis de s'asseoir sur un siège en face d'elle. Il obéit, mais avec une sorte de dédain.

— Si vous n'aviez fait que dissiper votre fortune, monsieur, lui dit-elle en appuyant sur les mots, je vous épargnerais peut-être mes sévérités. A coup sûr, j'aurais dans l'âme moins d'inquiétude, moins de tourment. Presque toujours, en effet, il y a au fond de la prodigalité une ardeur généreuse qui révèle de nobles instincts. L'expérience peut faire un homme d'ordre d'un dissipateur, mais qu'attendre d'un débauché, d'un méchant, qui ne respecte rien, pas même le nom qu'il porte, pas même l'honneur séculaire de l'illustre famille dont il est le représentant ?

La douairière d'Apremont venait de s'animer. Une rougeur subite avait couvert son front rigide et altier.

—Ah ! vive Dieu ! voilà qui est un peu fort ! repartit Gaétan d'un ton railleur. Pourquoi ne déclarez-vous pas tout de suite que j'ai mérité les galères, même l'échafaud ? Ce serait plus accablant et plus expéditif. Allons, cessez de vous contenir. S'il est vrai que je sois un joueur, un débauché, un méchant, je me pique du moins d'être un bon fils, et je ne me formaliserai pas trop de vos injures, de vos condamnations, si exagérées, si iniques qu'elles soient en réalité.

—Hélas ! murmura la marquise, plutôt à Dieu que vous fussiez sensible aux éclats de ma colère ! Plût à Dieu que votre orgueil s'emût des coups que je lui porte ! Mais non ! votre âme s'est faite à l'humiliation, et votre amour-propre ne se révolte plus. D'ailleurs vous craignez qu'on ne vous rappelle les forfaits commis par vous naguère. Vous redoutez surtout qu'on ne place sous vos yeux certaine preuve évidente d'une nouvelle infamie dont vous êtes accusé.

Et la noble dame, sombre et navrée, froissait dans une de ses mains un papier qui s'en échappait à demi.

Le marquis, cette fois, devint sérieux. Une secrète anxiété contracta imperceptiblement les muscles de son visage, qui s'assombrit.

—Je ne vous comprends pas, balbutia-t-il. Expliquez-vous.

—Vous le voulez ?

—Sans doute... De quoi s'agit-il ?

—Je le répète, il s'agit d'une nouvelle infamie, répliqua la marquise avec une lugubre âpreté. Il y a deux jours, reprit-elle, vous êtes allé à Tiffauges, chez le baron de Verne, un gentilhomme d'une réputation suspecte. Là, malgré le serment que vous m'aviez fait de ne plus jouer, vous avez perdu une somme énorme au lansquenet. Comme vous ne pouviez payer, vous avez souscrit un engagement. Mais bientôt vous vous êtes pris de querelle avec votre créancier et vous vous êtes battu avec lui sous un réverbère de la ville. Dispute et duel, tout cela avait-il été prémédité par vous ? Hélas ! Dieu seul le sait... Ce qu'il y a de certain, c'est que votre adversaire était dans un demi-état d'ivresse, et votre épée a eu facilement raison de la sienna.

—Ah ! ma mère !

—Ne niez pas, monsieur ! A quoi bon, d'ailleurs ? Je vais vous accuser de pire que cela. En effet, vous vous êtes penché sur votre victime frappée à mort, et vous avez dérobé l'engagement que vous lui aviez souscrit. Est-ce assez horrible ? Est-ce assez odieux ?

A ces mots, la marquise s'était redressée de toute sa hauteur. Elle appuyait sur son fils un regard écrasant de mépris.

—Mais qui donc a pu vous dire cela, madame ? demanda Gaétan demi-abattu, demi-furieux.

—Un proche parent de votre adversaire, le baron de Verne lui-même, qui est venu chez moi ce matin.

—Le baron en a menti, et je l'en ferai repentir ! s'écria le marquis en bondissant. Quoi ! vous avez cru à cette imposture ?

—Quand vous voudrez que je n'ajoute aucune foi à vos honteuses actions, vous aurez soin désormais d'en mieux cacher la preuve. Tenez, reprenez votre engagement. Le voici, mais acquitté.

Et, par un geste violemment indigné, la marquise tendit à son fils le papier qu'elle froissait dans ses mains.

La tête de Méduse, apparaissant tout-à-coup devant le marquis, ne l'eût pas saisi de plus de stupeur. Le cou roide, l'œil fixe, il envisageait, immobile, pétrifié, la pièce de conviction que sa mère lui présentait. Il n'avait pas la force de s'en emparer.

—Eh ! prenez donc, monsieur ! ajouta la marquise avec impatience, et ne me taxez plus de crédulité !

D'une main convulsive, Gaétan saisit cette fois le papier.

—Je m'étonne, dit le marquis d'une voix hésitante, suffoquée, que cet engagement soit en votre possession. Qui donc vous l'a donné ? Ce ne peut être le baron de Verne.

—Ce n'est pas lui, non ; c'est le hasard.

—Le hasard !...

—Oui, le hasard, ou plutôt la Providence, qui a voulu que, dans la précipitation de votre retour au château d'Apremont, ce papier tombât sur le chemin. Un de nos paysans l'a ramassé hier et me l'a remis. Aussi n'ai-je été surprise ni de la visite du baron de Verne, ni de la déclaration qu'il m'a faite...

—Maladroit que je suis ! se contenta de penser Gaétan. Pourquoi n'ai-je pas détruit sur-le-champ cette misérable preuve qui m'accable et me confond ?

Cependant, comme il restait silencieux et semblait vaincu par l'évidence, la marquise s'adoucit. Une sorte de commisération, qui décelait une certaine faiblesse maternelle cachée sous une expression rigide, fléchit visiblement la dureté de son regard. Elle reprit d'un ton presque indulgent :

—Allons, monsieur, relevez la tête et rassurez-vous ! Votre mère n'a pas voulu vous laisser sous le poids de la honte ; elle vous a sauvé du déshonneur. J'ai déclaré, en effet, que si vous aviez repris votre engagement, c'était pour échapper aux commentaires de la malignité publique, mais que vous étiez prêt à en acquitter le montant, et j'ai payé.

La physionomie de Gaétan s'anima d'un reflet joyeux. Il déchira soigneusement le billet accusateur, ouvrit une fenêtre, et jeta les menus morceaux, qui se dispersèrent au vent.

Après quoi, il alla s'incliner devant sa mère, lui baisa la main du bout des lèvres ; et, reprenant son allure délibérée, narquoise, lui dit effrontément :

—Vous avez bien traduit ma pensée, madame la marquise. En conscience, mon intention, quand je me suis emparé du chiffon que je viens de détruire, était de le soustraire à la curiosité des malintentionnés et des sots. Naturellement je me serais fait un devoir scrupuleux de remplir, tôt ou tard, l'obligation qu'il contenait. Ma loyauté...

La douairière d'Apremont interrompit brusquement son fils.

—Ah ! pou Dieu ! s'écria-t-elle, ne me parlez pas de votre loyauté !

—Et pourquoi, madame ? demanda le marquis avec une ironie mêlée d'étonnement.

—Parce que je la connais trop bien, votre loyauté, monsieur ! Ne m'obligez pas à me souvenir !

Gaétan parut d'abord interdit ; mais, faisant un effort, il essaya de payer d'audace, et reprit d'un air à la fois doux et goguenard :

—Que voulez-vous dire ? Je ne vous comprends pas.

—Ah ! vous ne comprenez pas ! répliqua sèchement madame d'Apremont. Croyez-vous que j'ignore votre conduite avec le juif Abraham ? Faut-il que je vous rappelle comment, il y a deux ans, vous lui avez remboursé les sommes qu'il vous avait prêtées ? Lors de mon dernier voyage à Paris, la rumeur publique a pris soin de m'en instruire.

Gaétan ne répondit pas.

La marquise poursuivit.

—Vous avez obtenu, je ne sais comment, une lettre de cachet, un blanc seing. Puis vous en avez menacé votre créancier, qui a eu peur et vous a donné quittance. Mais il n'en a pas moins été arrêté par vos ordres et conduit à la Bastille, où il est mort. Voilà comme vous êtes loyal !

—Bah ! un juif, un usurier ! il m'avait rançonné.

—Eh ! monsieur, vous avait-elle rançonné, elle aussi, la jeune fille que vous avez, il y a six ans environ, enlevée, maltraitée, puis renvoyée à sa famille au désespoir ? La pauvre enfant ! vous aviez feint de l'épouser en la menant devant un faux prêtre. Ne niez pas ! un de vos amis, votre complice, m'a tout dit. Quand vous avez abandonné la malheureuse, vous lui avez appris votre fraude. Elle en est devenue folle de honte et de douleur. Peu de temps après, elle avait cessé de vivre. Voilà encore comme vous êtes loyal !

Ce lugubre souvenir assombrit un peu le visage de Gaétan. Un léger frisson courut même sous l'épiderme de son visage fardé. Mais cette impression se dissipa bientôt. Il fit de nouveau claquer ses doigts et décrivit une seconde pirouette, qui le céda à la première ni en grâce ni en précision.

—Peuh ! dit-il, une amourette comme il y en a mille au siècle où nous vivons. Pouvais-je prévoir qu'elle tournerait au tragique ? Ces petites bourgeoises prennent tout au sérieux. Elles n'ont pas le sens commun, ma parole d'honneur.

Malgré la sévérité de ses sentiments, la marquise ne trouva presque rien à reprendre à cette petition de principe. Ses préjugés de caste, il est vrai, la disposaient à partager l'opinion dédaigneuse que venait d'exprimer son fils. Assurément, elle réprouvait la fourberie employée par Gaétan dans l'abandon de la jeune fille, qu'elle venait de lui rappeler, mais, en réalité, elle n'éprouvait qu'une médiocre commisération à la pensée qu'une petite fille de rien avait conçu l'espoir d'épouser un marquis, et qu'elle était morte pour avoir été déçue dans sa vaniteuse prétention.

—Laissons là toutes ces laides choses, dit-elle, et revenons à mon point de départ. Je vous l'ai déjà dit : j'ai formé un projet qui, s'il venait à se réaliser, ferait, je le crois fermement, votre bonheur en même temps que votre salut. Vous comprenez qu'il s'agirait pour vous d'épouser mademoiselle Blanche de Flavigny, nièce du comte Hector de Flavigny, ancien ami de notre famille et même un peu notre allié. J'ai déjà pressenti les dispositions du comte, qui est le tuteur de Blanche, et j'ai lieu de penser qu'elles ne sont point défavorables à l'union dont je souhaite l'accomplissement. Le comte ignore vos folies, vos détestables folies ! Tout au plus soupçonnerait-il que vous avez eu une jeunesse évaporée et que vous avez jeté une partie de votre fortune au vent de la dissipation. Mais, comme il est bienveillant, cela ne semble pas l'effrayer. Il croit même que les jeunes gens dont la première ardeur s'est exhalée dans le tourbillon de la vie orageuse deviennent presque toujours d'excellents maris.

—Parbleu ! il a raison de croire cela ! dit Gaétan d'un air infatué. Aussi serai-je un époux modèle, n'en doutez pas.

—Je voudrais n'en pas douter, répliqua la douairière d'Apremont en refoulant un soupir ; mais je me sens inquiète, soucieuse. J'ai peur de devenir la cause du malheur de cette Blanche de Flavigny.

—Vive Dieu ! ma mère, rassurez-vous ! Si cette jeune fille, que je n'ai pas encore vue, est aussi charmante qu'on le prétend, je vous promets que rien ne manquera à sa félicité.

—Blanche est la plus jolie et la plus gracieuse personne que je connaisse. C'est une fleur animée. Elle est adorable, tout simplement.

—Alors je l'adorerai, croyez-*e* bien ! Je lui élèverai un autel dans mon cœur, et sur cet autel je sacrifierai ce que vous appelez mes mauvais instincts.

Disant cela, Gaétan s'était exalté, mais il y avait dans son exaltation comme un reflet d'impertinence railleuse qui choqua madame d'Apremont.

—Il faut que je vous donne deux conseils, monsieur, dit-elle... Et d'abord, si vous voulez plaire à mademoiselle Blanche de Flavigny, défaites-vous, croyez-moi, de vos airs ironiques et vainqueurs. Je n'ai causé qu'un instant avec cette jeune fille, et, je vous en préviens, sous la vive allure de ses dix-sept ans paraissent se cacher beaucoup de bon sens et d'esprit. Méfiez-vous !

—Soit, je me méfierai... Le second conseil, quel est-il ?

—Le voici... M. le comte de Flavigny est l'honneur même. Si vous commettiez encore quelque méchante action, que votre mère ne pût réparer, — et que ce noble gentilhomme en fût instruit, il refuserait net de vous unir à sa pupille en rompant toute relation avec vous. Prenez garde !

—Je prendrai garde, madame, et désormais ma conduite aura lieu de vous édifier.

Cette assurance fut donnée par Gaétan avec une inflexion de voix si sérieuse que la marquise s'en montra satisfaite. Sa tendresse de mère reagit soudain contre ses sévérités. Tout émue, elle supplia son fils de rentrer dans la voie du juste et du bien. Elle protesta qu'elle oublierait le passé s'il voulait honorer l'avenir. Elle ajouta qu'il la trouverait toujours prête à le soutenir dans ses efforts pour se vaincre et s'amender.

—Vous avez perdu votre patrimoine, reprit-elle, et les revenus de votre majorat sont aliénés pour longtemps. Eh bien ! si vous épousez mademoiselle Blanche de Flavigny, je partagerai avec vous ma fortune, qui Dieu merci ! est considérable. De la sorte, on ne vous accusera pas d'être mû par l'intérêt, et vous pourrez faire un mariage d'inclination, tout en vous unissant à l'une des plus riches héritières de ce pays.

Le marquis ne s'attendait pas, sans doute, à cette libéralité maternelle. Il en fut d'abord comme étourdi ; puis son œil étincela, et ses lèvres frémissantes balbutièrent des remerciements où perçait une certaine cupidité. Il fut interrompu par le son du cor qui se fit entendre devant le pont-levis du château.

—Voici nos hôtes, dit la douairière d'Apremont. Allez au-devant d'eux, mon fils, et souvenez-vous de mes conseils.

II

Le pont-levis s'étant abaissé, une calèche, suivie de plusieurs cavaliers, pénétra dans la résidence seigneuriale d'Apremont, où se tenaient déjà, rangés sur deux files, vêtus de la grande livrée, tous les domestiques du château.

Le marquis parut sur le haut perron en spirale, à balustres de pierre, qui dominait la cour d'honneur. Il en descendit les degrés et alla s'incliner profondément devant la comtesse de Flavigny et sa nièce qu'il aida à mettre pied à terre. Puis il serra la main du comte qui lui tendait la sienne avec un cordial empressement. Il salua ensuite d'un léger mouvement de tête une quatrième personne, laquelle venait de descendre de cheval et se tenait à l'écart, timide, soucieuse, presque farouche : c'était le jeune Raoul, fils unique du comte et de la comtesse de Flavigny.

La douairière d'Apremont attendait ses hôtes au seuil de la salle de réception. Elle les reçut avec son grand air, tempéré par une franche expression de contentement.

—Ah ! monsieur le comte, et vous, madame la comtesse, vous êtes vraiment les bienvenus dans mon vieux castel féodal ! dit-elle avec un sourire plein de cordialité. Je vous remercie de toute mon âme pour l'empressement avec lequel vous vous rendez à mon invitation.

Embrassant ensuite au front Blanche de Flavigny, elle reprit avec une admiration tout affectueuse :

—Chère enfant, mon antique demeure est bien sombre et bien grave ; mais vous voici, et, grâce à vous, elle va s'animer d'un reflet de jeunesse, de lumière et de gaieté. Je serai heureuse si vous prenez plaisir à nos fêtes d'Apremont, que votre présence doit embellir à miracle, car vous en serez la reine sans contredit.

Puis, apercevant Raoul qui, toujours silencieux et réservé, restait en arrière, la marquise alla vers lui et lui adressa quelques mots charmants.

—Je sais que vous aimez la chasse à courre, ajouta-t-elle ; et, comme je désire que vous vous plaisiez ici, nous chasserons le cerf et le sanglier dans mes bois qui sont très-giboyeux.

A ces amabilités de la marquise, le comte et la comtesse de Flavigny avaient répondu avec cette bonne grâce et cet esprit d'à-propos que donne l'habitude du grand monde. Blanche, comme il convient à une jeune fille qu'on complimente, avait rougi et baissé les yeux, de grands yeux noirs à la fois rayonnants et doux. Quant à Raoul, il avait balbutié un remerciement, sans se départir de sa froide gravité.

Au salon, où chacun s'assit en attendant le dîner, la marquise renouvela ses protestations d'amitié avec une effusion qui lui fit oublier un peu les solennités ordinaires de son attitude et de sa parole ; à plusieurs reprises même, elle combla de caresse Blanche de Flavigny qu'elle appelait son chérubin. Pour qu'elle abandonnât ainsi les formes cérémonieuses de l'étiquette, il fallait qu'elle fût animée d'un bien vif désir de captiver la belle enfant.

—A propos, lui dit-elle, il faut que je vous présente officiellement mon fils, le marquis Gaétan d'Apremont. Il a eu

le regret de ne point vous rencontrer à Montaigne lors de la visite qu'il a récemment faite à votre famille.—Vous veniez, je crois, de partir pour le château de Morsanges, dont vous aimez beaucoup la situation romantique au bord du lac de Grand-Lieu. Je dois vous déclarer que Gaétan est revenu un peu triste de n'avoir pu vous faire sa cour. Mais il va être bien dédommagé de ce contre-temps, puisque nous aurons le bonheur de vous posséder au moins pendant quelques beaux jours...Allons, mon fils, reprit-elle en souriant, ne restez pas ainsi immobile, comme en extase, devant mademoiselle Blanche, et mettez-vous en devoir de lui prodiguer vos soins.

lui adressa quelques compliments qui ne manquaient ni d'éloquence ni d'esprit. Blanche les écouta sans émotion apparente et y répondit le plus tranquillement du monde. Ses yeux calmes et rayonnants se fixèrent bientôt sur lui avec une certaine curiosité, comme pour étudier la physionomie et les allures du marquis. Cette première investigation lui était-elle favorable? C'est ce qu'il eût été difficile de déterminer, car aucun indice de sympathie ou de répulsion ne se montrait spontanément sur le visage de mademoiselle de Flavigny. Tout au plus y remarquait-on un peu d'étonnement à la vue de la jeunesse douteuse, même sous le fard, de celui qu'on



Prompt comme l'éclair, Duhoux jetait un nœud coulant autour du cou de la mulresse. (Page 384).

Le marquis semblait, en effet, vivement impressionné à l'aspect de la radieuse jeune fille. Il attachait sur elle un regard où se peignait, trop hardiment peut-être, l'admiration qu'il ressentait. Il y avait même, dans l'imperceptible frémissement de ses lèvres, une expression bizarre qui eût blessé les délicatesses de la noble enfant, si elle avait pu en comprendre le sens mystérieux.

—La divine créature! se disait-il avec un âpre enthousiasme. Déjà je me sens amoureux comme un fou! Elle sera ma femme! Il le faut.

Sur l'invitation de la marquise, il s'approcha de Blanche et

songeait à lui offrir pour époux, car sa perspicacité féminine n'avait pas eu grand-peine à deviner que c'était là le but du séjour que sa famille allait faire au château d'Apremont.

Gaétan, nous l'avons dit, était tombé de prime abord sous le charme de Blanche. Il avait été frappé, en quelque sorte électriquement, par les perfections qui étaient en elle. Son vieux cœur, rendu dédaigneux et blasé au contact des amours faciles et vulgaires, s'était ému soudain d'un sentiment nouveau, profond, inconnu, sous le stimulant de cette fleur embaumée de la jeunesse, de cette lumière veloutée du printemps.

Blanche de Flavigny était, en effet, une rose par sa fraîcheur, un rayon par son éclat. Il était impossible d'unir une plus harmonieuse délicatesse de lignes à une plus suave pureté de carnation. L'âme, une âme tendre et loyale, l'esprit, une esprit vif et gracieux, se reflétaient merveilleusement dans la transparence de ses traits de vierge qu'aucun souffle intérieur n'était encore venu altérer ; sa taille, un peu au-dessous de la moyenne, avait des flexibilités et des ondulations délicieuses que dessinaient à ravir les élégances de la soie, de la dentelle et du velours. Elle portait une adorable toilette lilas qui la faisait ressembler à un épanouissement du mois de mai. La poudre odorante qui couvrait ses longs cheveux noirs, — qu'on eût encore mieux aimés sans cette grâce d'emprunt, — donnait à sa tête des airs d'arbuste fleuri sous la tiède haleine des premiers beaux jours. Du reste, pas une perle, pas un diamant, pas un bijou. Elle avait toutes les distinctions de la parure et toutes les richesses de la simplicité. Comment le marquis n'est-il pas été ébloui ? Pour la première fois peut-être il se sentait irrésistiblement séduit, maîtrisé, vaincu.

La douairière d'Apremont devina l'effet produit sur son fils par Blanche de Flavigny. Elle s'en réjouit, espérant qu'un noble amour agirait puissamment sur l'âme du débauché, qu'il modifierait son caractère et corrigerait ses mœurs. Sous la sévérité des dehors, la marquise cachait une sollicitude maternelle toujours inquiète et toujours en éveil.

— Mes chers hôtes, dit-elle d'un air heureux, c'est aujourd'hui que commencent les fêtes patronales d'Apremont. Nous assisterons dans la journée aux joutes, aux luttes et aux danses qui se préparent au milieu de mes bois, sur le bord de la Sèvre nantaise, à un quart de lieue d'ici. Ces réjouissances rustiques n'auront sans doute pas grand attrait pour vous ; mais vous serez dédommagés demain, je l'espère, car nous aurons chasse au cerf dans la matinée et grand bal le soir. Toute la noblesse d'alentour est invitée ; elle sera exacte, j'ai lieu de le croire, à ce rendez-vous du plaisir.

— Nous aimons les réunions champêtres, répondit la comtesse de Flavigny. Nous nous plaisons à voir la franche et vive gaieté des bonnes gens de la campagne. Le spectacle de leurs divertissements nous sera donc agréable aujourd'hui, madame la marquise. Au besoin même, ma chère Blanche y prendra part, car je vous prévois qu'elle ne dédaigne pas de se mêler aux rondes villageoises : elle est restée enfant sous ce rapport.

— Vraiment ! dit la douairière surprise et charmée à la fois.

Toute hautaine qu'elle fût, elle considérait comme un devoir de bienséance féodale que les seigneurs eussent de certains égards familiers pour les vassaux. Elle avait même plus d'une fois ouvert la danse avec quelqu'un de ses fermiers.

Elle reprit en s'adressant à la jeune fille :

— Si vous dansez avec nos paysans, ma belle amie, allez vous faire adorer d'eux.

— Voilà qui ne me déplairait pas du tout ! répartit gaiement Blanche en laissant échapper de ses lèvres roses un trille mélodieux comme une cadence de fauvette. Je ne suis jamais plus heureuse, ajouta-t-elle, que quand je me sens aimée des humbles ou des malheureux.

— Un tel bonheur vous arrive souvent sans doute, mademoiselle, répondit Gaétan d'un ton de madrigal légèrement moqueur. Il y a tant d'humiles, tant de malheureux qui doivent vous aimer ! Mais votre cœur serait-il donc exclusif ? N'aurait-il que de l'indifférence pour la tendresse et l'admiration que vous inspirez à vos égaux ? Ah ! je repousse cette pensée, car elle m'affligerait !

— Au contraire, il ne faut pas le repousser, monsieur, répliqua Blanche avec une fine accoutenance.

— Et pourquoi, mademoiselle ?

— Parce que je m'intéresse aux malheureux.

Cette saillie et le ton gracieusement délibéré qui l'accompagnait égayèrent le comte, la comtesse et la marquise. Raoul même, qui jusque-là ne s'était pas départi de sa gravité, eut

un de ces sourires qui éclairent la physionomie d'un doux rayonnement.

— Espiègle ! murmura madame de Flavigny en attirant Blanche vers elle et en l'embrassant au front.

— A propos, monsieur le marquis, dit le comte, il faut que je vous prémunisse contre l'esprit de ma nièce. C'est une enfant gâtée, qui a la répartie prompte. Elle est très-franche, mais légèrement taquine. Elle dit tout ce qu'elle pense, même quand elle pense un peu de mal des gens. Vous êtes prévenu, soyez sur vos gardes.

— Ah ! parbleu ! monsieur de Flavigny, dit Gaétan, le caractère que vous me dépeignez m'enchanté au delà de toute expression !

— Il n'est pourtant pas très-flatté, répliqua Blanche. Mon oncle est un peintre exact, mais ses portraits sont trop ressemblants : ils manquent d'idéal.

Ce qu'il y avait de ravissant dans le langage de mademoiselle de Flavigny, c'était la mélodie qui l'accentuait. Sa voix avait des vibrations de harpe, et elle était vive comme un chant d'oiseau. En parlant, d'ailleurs, Blanche laissait entrevoir, d'une façon discrète, deux admirables guirlandes de dents fines et pures, qui eussent suffi à communiquer beaucoup d'harmonie et d'éclat à tout ce qu'elle disait.

Comme elle achevait sa réplique, un valet annonça que le dîner était servi.

M. de Flavigny prit la main de la douairière d'Apremont, Gaétan se fit le cavalier de la comtesse, et Raoul s'empara du bras de sa cousine. Ceux-ci se tinrent en arrière, ils échangèrent ces mots à mi-voix :

— Dis-moi, Raoul, comment le trouves-tu ?

— Qui ?

— Ce Gaétan d'Apremont ?

Le jeune homme eut un éclair de tendresse et d'effroi dans le regard. Il pressa nerveusement le bras de la jeune fille.

— Je le trouve... mal ! répondit-il d'un ton ferme.

— Est-ce que tu le connais ?

— A peine... seulement par ouï-dire.

— Et que dit-on de lui ?

— Peu de bien.

— Ah !... Donc il te déplaît ?

— D'instinct, je le déteste !

— Alors, si on me le propose pour mari, que me conseilles-tu ?

Cette fois Raoul pâlit. Sur ses lèvres courut un frisson.

— Refuse, dit-il.

— Soit. Je refuserai.

— O ma Blanche ! murmura l'enfant avec un suprême accent de sollicitude et d'amour fraternel, je veux que tu sois heureuse, et tout mon cœur me crie que tu ne le serais pas avec cet homme-là.

Blanche sourit à Raoul. Il y avait dans ce sourire d'ange un radieux remerciement.

On se mit à table dans une salle immense, comme en ont encore les antiques demeures où châtelains et valets faisaient jadis les repas en commun. Cent personnes y eussent aisément pris place. Cette pièce renfermait un mobilier sévère en vieux chêne noir, des bahuts, des vaisseliers, des consoles qui dataient de plusieurs siècles. Elle était pavée de carreaux multicolores formant une mosaïque dans laquelle on remarquait nes fleurs de lys. Les murailles étaient divisées en panneaux où se déroulaient, peints à l'huile par quelque Ondry inconnu, les divers épisodes de la chasse à courre, depuis la quête jusqu'à la curée, depuis le lancer jusqu'à l'hallali.

Le dîner se prolongea.

Gaétan s'efforçait d'être spirituel, de captiver Blanche par ses prévenances et son amabilité. Mais, si présomptueux qu'il fût, il n'avait pas lieu d'être satisfait de sa réussite, car, tout en se maintenant dans les limites de la plus stricte politesse, mademoiselle de Flavigny se montrait souvent indifférente et distraite aux marques d'obséquiosité qu'il lui prodiguait. Le plus ordinairement elle se tournait vers Raoul et s'entretenait

avec lui. Il était évident qu'elle aimait à s'occuper de ce jeune homme, à dissiper, par la douceur de ses regards et l'attrait de ses saillies, la teinte mélancolique dont il avait l'esprit naturellement empreint.

Qu'on ne s'y méprenne pas cependant : dans ces deux jeunes cœurs il ne se manifestait d'autre penchant qu'une amitié instinctive, une affection d'habitude, créée et fortifiée par dix ans d'une existence de famille. Blanche de Flavigny était restée orpheline dès l'enfance ; elle avait été recueillie chez son oncle, devenu son tuteur. Là elle avait grandi, alerte et rieuse, à côté de Raoul pensif et sérieux. Nés presque le même jour, la similitude de leur âge jointe à la diversité de leur caractère avait produit en eux cette sympathie vivace et charmante qu'un frère et une sœur doivent d'ordinaire aux affinités mystérieuses du sang. Il n'y avait pas autre chose au fond de leurs âmes. Du moins, si dans le cœur de l'un ou de l'autre quelque sentiment plus robuste, plus passionné, se trouvait en germe, ni Blanche ni Raoul ne s'en doutait, et sans un indice n'était encore venu troubler l'innocence de leur gracieuse intimité.

C'était vraiment un très-joli garçon que ce Raoul de Flavigny. élancé, mince et frêle, avec de grands yeux d'un bleu velouté, de beaux cheveux blonds qui onduleux naturellement et une physionomie dont la douceur songeuse, un peu sauvage même, intéressait le regard et s'imposait au souvenir. Il suffisait de le voir une fois pour que l'esprit gardât l'empreinte de sa pâleur expressive, de ses traits délicats. Evidemment il ressemblait à sa mère, la comtesse de Flavigny.

La comtesse était belle encore à trente-six ans révolus. Le temps avait épargné en elle presque toutes les perfections de la jeunesse, les grâces du visage, les fines proportions de la taille. La fraîcheur et l'éclat avaient naturellement disparu de sa personne, mais elle avait conservé l'élégance des lignes, la pureté des contours, qu'une blancheur mate accusait délicieusement. Une particularité frappait en elle, c'était une certaine attitude penchée, languissante, qu'elle prenait souvent à son insu, et qui communiquait à sa beauté je ne sais quoi de triste et de touchant : alors son regard devenait vague et songeur, ses lèvres se faisaient immobiles et sérieuses ; une ombre glissait lentement sur son front comme un nuage sur le soleil d'automne incliné vers l'horizon. A quoi pensait-elle ainsi ? Se souvenait-elle parfois de la fatalité qui, vingt ans auparavant, avait cruellement atteint sa jeunesse ? Son âme, noble et fière, n'avait-elle pu trouver encore l'oubli de ce sombre drame dont elle avait été la victime ? Quoi qu'il en soit, il suffisait qu'elle entendît la voix affectueuse du comte de Flavigny, qu'elle rencontrât le regard inquiet de Raoul ou le sourire enchanté de Blanche pour qu'aussitôt sa rêverie se dissipât et qu'elle se romît soudain en présence de la réalité. Or, la réalité, c'était pour elle la constante sollicitude de ces trois êtres qu'elle chérissait et dont elle était adorée.

Le comte, lui, avait sensiblement vieilli. Ses cheveux grisonnaient, des rides creusaient ses tempes, un embonpoint prononcé, avait alourdi son corps. Ce n'était plus le svelte cavalier d'autrefois, mais c'était toujours le bon et loyal gentilhomme qui avait ployé le genou devant mademoiselle de Morsanges et l'avait suppliée de l'accepter pour époux. Il était impossible d'avoir une physionomie plus ouverte et plus franche des yeux plus clairs et plus animés des reflets d'une belle âme. Quand ces yeux-là envisageaient la comtesse, il semblait que tout le cœur de M. de Flavigny se fondit en une flamme de tendresse dont s'illuminait électriquement son regard. Pour se vouer tout entier à elle, l'excellent homme avait donné sa démission d'officier de marine quelque temps après la mort du baron de Morsanges, qui n'avait vécu que peu d'années à la suite des terribles événements dont l'existence paisible et studieuse du vieillard avait été si violemment troublée. Le comte de Flavigny s'était toujours montré envers sa femme le plus chevaleresque et le meilleur des époux. Jamais il n'avait hasardé la plus légère allusion à la catastrophe du lac de Grand-Lieu. Il eût donné son sang pour que la comtesse eût pu oublier cette heure néfaste et navrante du passé. Mais, hélas ! il

doutait parfois que l'Après souvenir eût perdu en elle son douloureux ressentiment.

Vers la fin du dîner, un domestique vint annoncer à la marquise qu'on n'attendait plus que sa présence pour commencer les joutes et les luttes sur le préau.

—C'est bien, se hâta de répondre dédaigneusement le marquis. Cela n'est pas pressé.

—Il ne faut point retarder les plaisirs du peuple, répartit madame d'Aprémont d'un ton sentencieux, en lançant à son fils un regard sévère.

Puis, s'adressant au valet, elle reprit :

—Un messenger est venu sans doute me prévenir ?

—Oui, madame la marquise. Il est là, dans la cour d'honneur.

—Qui est-ce ?

—Bénédict, le pâtre de votre ferme de la Bénardière.

—Faites-le entrer. Je lui répondrai moi-même.

—Que d'égards pour un manant ! murmura le marquis en haussant les épaules.

—Ne méprisons jamais les humbles ! répartit Blanche dont le beau sourcil noir se plissa imperceptiblement.

Le domestique venait de sortir. Il reparut, suivi d'un grand jeune homme d'une beauté si frappante, sous le costume poitevin, qu'elle causa parmi les convives un mouvement spontané de surprise et d'admiration.

III

A l'aspect de la brillante réunion, le pâtre rougit. Il s'arrêta intimidé, après avoir fait quelques pas dans l'immense salle. Mais son émotion se calma rapidement d'elle-même ; la teinte pourprée de ses joues disparut ; il reprit avec fermeté sa marche vers la table, guidé par le valet qui l'avait introduit. Tous les regards étaient fixés sur lui ; il les soutint avec modestie et dignité.

—Madame la marquise est attendue à la fête, dit-il d'un ton posé, en s'inclinant devant la châtelaine. Tout le pays est rassemblé dans le bois et compte sur la présence de madame la marquise qui, chaque année, daigne donner elle-même le signal des divertissements.

Ces paroles furent prononcées avec cet accent mâle et cependant harmonieux qui semble révéler une âme à la fois douce et virile. Il y avait tant de distinction naturelle dans l'attitude du jeune paysan et dans son langage qu'une expression d'intérêt et de curiosité se peignit sur le visage des nobles convives qui l'écoutaient.

Madame d'Aprémont devina sans doute ce sentiment général, que, d'ailleurs, elle éprouvait elle-même, car, après avoir répondu au pâtre qu'elle assisterait comme toujours à l'ouverture des fêtes d'Aprémont, elle le retint en l'interrogeant :

—Si je me souviens bien, lui demanda-t-elle, vous êtes chez les Cazeaux ?

—Oui, madame la marquise.

—Êtes-vous leur parent ?

—Je n'ai point de famille, madame, je n'ai que des bienfaiteurs. Les Cazeaux m'ont élevé par bonté d'âme, par charité.

—Oui, je me rappelle, on m'a déjà parlé de cela. A peine au monde, vous avez été abandonné sur le chemin. Les Cazeaux vous ont recueilli, et, comme ce sont de bonnes gens, ils se sont chargés de vous.

—Et je les aime, madame la marquise, autant que s'ils m'eussent donné le jour : plus encore peut-être, car ils ne me devaient rien, et ils ont fait pour moi tout ce qu'ils ont pu.

—Je ne pense pas qu'ils aient en lieu de s'en repentir. On dit même que c'est grâce à vous s'ils n'ont pas été complètement ruinés lors de l'incendie qui, l'an dernier, a détruit la plus grande partie de leurs récoltes. Vous avez fait preuve alors de beaucoup de courage et de présence d'esprit.

—Pour tout sauver, madame, j'aurais de grand cœur donné ma vie. Hélas ! ce désastre a pris à mes bienfaiteurs des ressources sur lesquelles ils comptaient pour faire honneur à Paris d'un engagement.

—En effet, dit Gaëtan d'un ton ambigu, ils n'ont pas encore, je crois, acquitté le montant de leur fermage, cette année.

—C'est la première fois que les Cazeaux sont en retard, répliqua la marquise que parut contrarier l'observation désobligeante de son fils. Ils peuvent être bien tranquilles, ce n'est pas moi qui les tourmenterai.

—Merci pour eux, madame ! murmura le père ému. Vous leur avez déjà fait remise de la moitié de ce qu'ils vous devaient ; vous leur avez même accordé des secours. Aussi l'on vous bénit à la Bénardière, et vos bienfaits n'y seront jamais oubliés.

Ces paroles, prononcées avec une simplicité touchante, plurent à la grande dame. Elle retint encore le jeune paysan, qui saluait pour se retirer.

—Dites-moi, mon ami, reprit la marquise en fixant sur lui un regard bienveillant, vous semblez avoir reçu quelque instruction. Ce ne sont pas les Cazeaux, je pense, qui ont été vos instituteurs ? ils savent à peine lire et écrire. Qui donc a pris soin de vous cultiver l'esprit ?

—Un bon vieillard, madame la marquise, le solitaire de la Gorge-aux-Loups.

—Ah ! ah ! celui qu'on appelle le sorcier ?

Et la douairière d'Apremont plissa ses lèvres en signe de dédain.

—Je ne crois pas que ce soit un sorcier, répondit le père avec gravité, mais je crois bien que c'est un savant. Je ne lui ai jamais vu faire de sortilèges, mais je lui ai parfois entendu dire des choses bien belles, qui m'ont frappé.

—Et de quoi parlait-il ainsi ?

—De la nature que nous contemplions tous deux, de la nature dont il s'efforçait de m'expliquer l'immensité et l'harmonie, qui révèlent Dieu.

—Bon, c'est un philosophe ! s'écria le marquis en ricanant. Sotte espèce qui n'a pas le sens commun !

Le jeune paysan eut un léger froncement de sourcils, mais il ne répliqua pas. Il se mit à tourner lentement son chapeau de feutre rond entre ses mains. Dans cette attitude embarrassée, il attendait que la marquise le congédiât.

Madame d'Apremont reprit :

—Pourquoi cet homme est-il seul et dans les sombres replis de la Gorge-aux-Loups ?

—Je l'ignore, madame.

—Vous ne le lui avez jamais demandé ?

—Jamais. J'aurais eu peur de lui déplaire. S'il y a là un secret, je ne dois point chercher à le connaître, puisqu'on ne me le confie pas.

—Cet être si mystérieux est sans doute un malfaiteur qui se cache, reprit Gaëtan d'un ton goguenard.

Cette fois le père adressa au marquis un regard calme et froid, et répondit d'une voix ferme, sans baisser les yeux.

—Je crois plutôt que c'est un honnête homme qui a eu à se plaindre des méchants dans le monde, et qui préfère la retraite et l'isolement.

Il y avait dans la tournure et l'expression de cette phrase un sentiment qui devait de plus en plus surprendre les auditeurs. Le comte, la comtesse, Blanche et Raoul considéraient Bénédicte avec une bonté visible. Seul, le marquis avait de l'impertinence et même de l'irritation dans les yeux. La marquise ne tint compte que de l'impression produite sur ses hôtes par la singularité du jeune paysan. Elle lui demanda le récit de ses relations avec le solitaire, avec le sorcier, qui, disait-on, ne semblait guère d'humeur à se familiariser aisément.

—Mes rapports avec lui peuvent se raconter en quelques mots, répondit Bénédicte. Le hasard les a noués, l'amitié les conserve. Un jour, il y a deux ans environ, je gravissais le coteau des Fougères, à peu de distance de la Gorge-aux-Loups, quand mes deux chiens, qui venaient de rassembler les moutons et se trouvaient en tête du troupeau, tombèrent comme en arrêt, puis se mirent à aboyer. Ils aboient rarement, mes braves chiens. Je dus croire qu'ils me signalaient un sérieux danger ou pour le moins une rencontre inattendue. Je me di-

rigeai vers eux, prêt à tout événement. Leur attitude m'indiquait la direction que mon regard devait suivre, et j'aperçus bientôt, au milieu de quelques roches faisant saillie dans l'herbe, un homme étendu, la tête dans une mare de sang. En une minute, je fus près du malheureux. Je le croyais mort, je me trompais, il n'était qu'évanoui. Mes soins le ranimèrent. Le pauvre homme, en descendant le coteau, où j'ai su depuis qu'il herborisait, avait glissé sur une pente de gazon ras. Il était tombé, et son front avait rudement porté contre une des pierres de granit qui accidentent le sol. Je le reconduisis jusqu'à sa demeure. Là il me serra la main avec effusion, et nous nous séparâmes en promettant de nous revoir.

—A partir de ce jour, poursuivit le père encouragé par l'attention qu'on lui accordait, le solitaire de la Gorge-aux-Loups, et moi, nous nous sommes souvent rencontrés dans la campagne. Tantôt nous cheminions côte à côte, tandis que mon troupeau broutait la lisière des chemins ; tantôt nous nous tenions assis à l'ombre des haies tandis que mes moutons paissaient ou rumaient dans les prés. Le vieillard, reconnaissant du secours que le hasard m'avait permis de lui porter, m'avait pris en amitié. Il cherchait à m'être agréable et bientôt il parvint à m'être utile. En effet, il me trouva un matin considérant avec tristesse un petit livre qu'un colporteur venait de me vendre pour quelques sous : c'était un *abcédair*. J'essayais vainement d'en comprendre les signes qui m'étaient inconnus, et mon instinct m'avertissait que l'intelligence de ces signes donnait une satisfaction et une supériorité. "Le savoir, c'est la lumière ; l'ignorance, c'est la nuit, murmurai-je pensif, l'homme doit s'éclairer." Comme j'achevais ces mots, je vis le bon vieillard penché sur mon épaule. Il me regardait d'un air étonné et heureux. Puis son doigt se posa sur une page de mon livre ouvert, et me dit : "Bien pensé, mon enfant. Ecoute et profite." Et M. Matthieu, on le nomme ainsi, me donna ma première leçon. Je mentirais, ajouta Bénédicte en terminant, si j'osais dire que je fis de rapides progrès. Mais la patience du maître était plus grande que les dispositions de l'élève. Depuis deux ans, il s'est rarement passé un jour sans que le vieux savant ne m'enseignât quelque chose : un peu de mathématiques, un peu d'astronomie, un peu d'histoire. Et voilà comment, madame la marquise, je ne suis pas tout à fait aussi ignorant que la plupart des pères qui poussent leur troupeau devant eux, sans se soucier de rien comprendre aux choses mystérieuses et sublimes de la terre et du ciel.

Il se tut et parut tout honteux de s'être fait écouter si longtemps par le noble auditoire. Son attitude inquiète, sa rougeur subite, sa poitrine visiblement agitée, demandaient grâce pour l'esprit naturel et le tranquille aplomb qu'il venait de déployer.

—Ah ça ! mais c'est un savant ce rustre-là ! dit le marquis à Blanche d'un ton doucereux et goguenard dont il avait pris l'habitude. Il faudra l'envoyer à l'Académie : sa place est parmi les pédants.

—Vous avez tort de railler ce brave garçon, répondit la jeune fille avec vivacité. Il fait bien de s'instruire, puisqu'il le peut. Il n'y a que les sots qui ne profitent pas de l'occasion qu'on leur offre de rehausser leur intelligence par l'étude et la réflexion. Rappelez-vous que Sixte-Quint a gardé les troupeaux.

Gaëtan ne répliqua pas. La recommandation de sa mère lui revenait en mémoire, et il craignait de déplaire à la belle enfant dont il avait résolu la conquête. Il ne put cependant retenir l'éclair furtif d'un coup d'œil qui renfermait une menace pour Bénédicte. Le père vit l'éclair, mais il ne prit pas garde à la menace. Il avait entendu les paroles échangées entre le marquis d'Apremont et mademoiselle de Flavigny. Toute son attention venait de se concentrer sur la bonne et radieuse jeune fille, et son âme lui adressait en silence un timide tribut de reconnaissance et d'admiration.

La marquise complimenta Bénédicte.

—Votre histoire, reprit-elle, modifie en bien mon opinion sur ce Matthieu, qu'on surnomme le sorcier. Toutefois le bruit

court qu'il a la prétention de guérir avec des paroles les malades, hommes et bestiaux, de prédire le temps, de tirer des horoscopes, que sais-je ? et cela pour se faire donner de l'argent par nos paysans crédules. Qu'y a-t-il de vrai ?

— Il y a de vrai, madame, que M. Matthieu a beaucoup étudié les plantes et qu'il compose avec les simples des remèdes souverains. Il en donne à qui lui en demande et on s'en trouve bien. On se trompe donc quand on dit qu'il prétend guérir avec des paroles. Il ne croit qu'à la science et à Dieu. Quant à prédire le temps, non s'il pleuvra aujourd'hui ou s'il fera beau demain, mais si l'année sera généralement froide ou chaude, humide ou sèche, c'est ce qu'il a fait parfois avec succès. Ses prédictions sont fondées, assure-t-il, sur des observations météorologiques, qui, mieux étudiées, auront tôt ou tard le caractère de la certitude. Enfin, je ne crains pas d'affirmer que jamais il n'a tiré l'horoscope de personne. Tout au plus a-t-il dénoncé à quelques-uns leurs goûts, leurs penchants, leurs qualités ou leurs défauts, leurs vertus ou leurs vices, en s'appuyant sur les particularités de la physiologie ou sur la forme des traits, ces révélations physiques de l'âme, selon son expression. A ceux qui lui ont offert de l'argent, quoiqu'il ne vive guère qu'en mangeant des racines et en buvant de l'eau, il a toujours dit : "Faites l'aumône à mon intention quand vous rencontrerez un malheureux." Tel est l'homme que la malignité publique appelle le sorcier.

— Cet homme est un sage ! dit avec animation M. de Flavigny dont la surprise était au comble en entendant un simple père s'exprimer en de si bons termes et défendre un accusé avec de si bonnes raisons.

La douairière d'Apremont elle-même était dans un grand étonnement. Il lui paraissait invraisemblable qu'un paysan, "un vrai serf de la glèbe," montrât tant d'intelligence et qu'il eût, en deux années, si facilement acquis, à l'école bohémienne d'un vieux savant, l'art de si bien penser. Dans son orgueil aristocratique, elle n'admettait guère que l'esprit du peuple fût susceptible à ce point de culture intellectuelle. En dépit de l'histoire, en dépit de la foule des grands hommes de rien, elle ne croyait qu'avec peine à ces facultés puissantes que Dieu sème également dans l'humanité entière, et qui n'attendent pour se développer que la chaleur féconde des circonstances et des événements.

— Je vous félicite, jeune homme, d'avoir si bien répondu à mes questions, dit-elle. Vous êtes un charmant garçon. Mais il me semble, reprit-elle, que ce n'est pas une position convenable pour vous que la place de berger, de gardeur de moutons. Vous valez mieux que cela. Aussi je vous propose d'entrer à mon service. Comme vous êtes intelligent et que sans doute le zèle ne vous manquera pas, vous ferez promptement votre chemin dans ma domesticité.

Le père resta silencieux, comme stupéfait. On pouvait croire qu'il n'avait pas bien compris. La marquise répéta son offre en l'appuyant cette fois sur l'importance des gages qu'elle lui accorderait. Cette proposition, qui paraissait toute naturelle adressée à un paysan, causa cependant une certaine sensation parmi les personnes présentes. D'instinct, chacun comprenait qu'il y avait là une sorte d'humiliation infligée à un de ces êtres admirablement doués, qui peuvent rester pères toute leur vie, mais qui ne sauraient devenir valets.

Après un instant de réflexion, pendant lequel il pesait la valeur des mots qu'il allait employer, Bénédicte répondit avec une extrême douleur, mêlée toutefois d'une légère teinte d'ironie :

— Je remercie madame la marquise de la bienveillance qu'elle me témoigne. Mais il m'est impossible de mettre à profit ses bontés. Je suis à la ferme de la Bénardière comme l'enfant de la maison. Ce serait me rendre coupable d'ingratitude que d'abandonner ceux qui m'aiment d'un si grand cœur. Plusieurs fois déjà j'ai pu leur être très-utile : l'occasion s'en présentera peut-être encore. Il faut que je sois là, sous leur main, à leur disposition... D'ailleurs, madame la marquise, reprit-il, j'ai contracté des habitudes auxquelles il me serait

peu de renoncer sans des motifs très-sérieux. En conduisant mes troupeaux au pâturage, je vais devant moi, à mon gré, librement ; et, je l'avoue, cette existence indépendante me rend heureux.

— C'est le bonheur de l'insouciance et de la paresse, dit le marquis en ricanant.

— Non, monsieur, répartit Bénédicte de son ton calme et doux ; c'est le bonheur de l'âme qui se recueille et de l'esprit qui cherche à penser... Grâce à la vie qui m'est permise, il m'a été facile de m'instruire un peu et de m'initier ainsi aux joies mystérieuses de l'intelligence. Je ne crois pas qu'il y en ait de plus nobles ni de plus pures, et je tiens à rester le maître de me les procurer, au sein de la solitude, dans les savantes leçons du sage de la Gorge-aux-Loups, ou dans l'enseignement profond du Créateur de l'univers.

— Soit ; restez libre tant qu'il vous plaira, dit la douairière d'Apremont tout ébahie, mais visiblement piquée du refus... A propos, poursuivit-elle, vous devez être bien distrait au milieu de vos études et de vos méditations. Est-ce que les moutons confiés à votre garde n'en souffrent pas ? Un berger, ce me semble, doit toujours avoir l'œil et la pensée sur son troupeau.

— On ne se plaint pas de moi, madame, répondit Bénédicte en souriant. Il y a temps pour tout dans mes longues journées, qui commencent au lever du soleil. Et puis j'ai trois choses avec lesquelles tout marche assez bien en ce qui me concerne : le sentiment du devoir, l'habitude de mon état, et deux excellents chiens qui rendent le plus souvent ma surveillance inutile.

Il n'y avait rien à reprendre à cette réponse pleine de modestie et de dignité.

— Voilà qui est à merveille, dit la marquise dont le visage rembruni s'éclaira d'un reflet de bonté. C'est égal, jeune homme, vous ne me semblez pas fait pour rester berger.

— Je deviendrai ce qu'il plaira à Dieu. N'ayant point d'ambition, je laisse agir la destinée. Elle seule sait bien tracer la route que nous devons parcourir.

En ce moment, trois heures sonnaient à l'horloge du château. Bénédicte reprit vivement :

— Pardon, madame la marquise. Je m'aperçois que j'accomplis lentement la mission dont je suis chargé. Ceux qui m'ont envoyé doivent m'attendre avec impatience. Permettez-moi de retourner vers eux.

— Allez, monsieur ! répondit madame d'Apremont en accompagnant ces paroles d'un geste souverain. Dans un instant nous nous rendrons à la fête. Annoncez-le.

Le père salua et quitta la salle, toujours précédé du domestique qui l'avait introduit.

A peine avait-il disparu qu'autour de la table retentit un concert d'exclamations.

— Il est vraiment remarquable, ce garçon-là ! dit la marquise.

— Oui. Quelle admirable figure ! quelle rare pureté de traits ! ajouta le comte de Flavigny. Il serait blanc et rose comme une jeune fille si le grand air n'avait un peu hâlé son teint.

— Je n'ai jamais vu de plus charmants yeux bleux ni des dents plus éclatantes de blancheur, reprit la comtesse s'animant soudain.

— Et quelle taille élégante sous le modeste costume du paysan de nos campagnes ! hasarda Blanche d'un ton malicieux en regardant le marquis qui se taisait. C'est la grâce unie à la force. Il a plutôt la mine d'un grand seigneur déguisé que d'un simple père du Bocage.

— Et puis, dit timidement Raoul, conçoit-on un langage si choisi, une intelligence si élevée dans une si rustique condition ? C'est vraiment inouï. J'y crois à peine, et cependant rien n'est plus réel.

— Il faut, certes, que ce garçon soit bien exceptionnellement doué, reprit M. de Flavigny, pour que deux années d'études en plein air, à la façon des péripatéticiens, aient fait de lui une personne si distinguée. En conscience, on ne peut

méconnaître que le souverain Dispensateur des choses ne tient pas toujours compte des privilèges sociaux quand il répand dans le monde les aptitudes et les facultés.

— Propos voltairien ! exclama la marquise dédaigneusement. Mais vous n'y croyez pas, cher comte. Il n'y a, sans contredit, d'esprits supérieurs que parmi nos égaux. Quand à ce Bénédicte, n'en doutez point, il n'a que juste ce qu'il faut pour faire un magister de village, rien de plus.

— Parbleu ! ajouta le marquis d'un ton péremptoire, c'est la bêtise et l'ignorance de ses pareils qui lui donnent les apparences du bon sens et du savoir. Il nous a semblé qu'il s'exprimait bien, parce que nous nous attendions à ce qu'il parlât patois.

— Est-ce aussi parce que nous songions à la laideur ordinaire des paysans du Poitou que nous l'avons trouvé si beau ? demanda Blanche en riant. Eh bien ! franchement, telle n'est pas la comparaison que je faisais en le regardant. Je me disais, au contraire, que bien des gentilshommes gagneraient beaucoup à lui ressembler.

Si infatué de lui-même qu'il fût, Gaétan se sentit atteint dans son amour-propre. Il sut cependant n'en rien laisser paraître, mais ses lèvres frémissaient imperceptiblement.

— L'impertinente ! murmura-t-il. Elle me payera cela quand je serai son époux, son maître !

On se levait de table. Quelques minutes après, calèche et chevaux de selle emportaient vers la fête la marquise douairière, le marquis et les hôtes d'Apremont.

La fête avait lieu dans une grande clairière entourée d'arbres de haute futaie, sur les bords de la Sèvre nantaise, qui coulait large et profonde en cet endroit. Ce repli du bois était ravissant de grâce et de fraîcheur. Le soleil, tamisé par un transparent de nuages vaporeux, ajoutait encore à la séduction du tableau. Là s'agitaient des centaines de paysans et des paysannes dans leurs plus riches habits, avec leur plus bruyante gaieté. Ils couvraient les deux rives que reliait un bac toujours en mouvement. Ils causaient, ils riaient, ils chantaient, fatiguant l'herbe et la mousse, moelleux tapis de velours étendus de toutes parts sous leurs pieds. Du reste, rien n'annonçait là une réjouissance pastorale ordinaire, un chômage en l'honneur de quelque saint du calendrier. Point de baraques, point de tréteaux, point de cabarets en plein vent. C'était une institution seigneuriale qui avait pour origine la chronique que voici :

« Un sire Hugues d'Apremont, revenant des croisades, exténué de fatigue et mourant de faim, était tombé évanoui au milieu de la clairière. Comme il allait rendre l'âme, vint à passer une noce du village voisin qui s'esjouissait dans le bois. On aperçut le moribond, on se hâta de lui porter secours, tant et si bien qu'il reprit des forces et se remit debout. Alors, quoiqu'il fût couvert de haillons et que personne ne le reconnut en cet état misérable, on l'invita à la fête et on lui donna la meilleure place au festin. Le châtelain fut si touché de la charité de ses vassaux qu'il pleura en se faisant reconnaître. Puis il décida qu'à l'avenir lui et ses descendants seraient tenus de festoyer les dignes gens du pays, à pareille époque, dans la clairière même où il avait failli passer de vie à trépas, ajoutant que des tables seraient dressées durant trois jours consécutivement, qu'il y aurait luttons, joutes, jeux publics, danses aux sons des hautbois et des cornemuses, le tout pour perpétuer le souvenir d'une bonne action. Et les descendants du sire Hugues d'Apremont observaient religieusement, depuis des siècles, cette touchante tradition consacré en l'honneur du paysan. »

Quand la marquise, son fils et ses hôtes arrivèrent à l'endroit de la fête, on commençait à s'impacienter. Ils prirent place sur une estrade tout enguirlandée de feuilles et de fleurs, tandis que les anciens du pays, choisis pour juges des luttons et des joutes qui allaient avoir lieu, s'asseyaient sur des bancs au bas de la tribune seigneuriale. Les jeux commencèrent : combats corps à corps, courses en sac, tir à l'arc et au fusil, ascensions au mât de cocagne, se succédèrent pendant deux heures au bruit des aubades de l'orchestre rustique, aux applaudisse-

ments de la foule émerveillée. Cependant les nobles spectateurs s'étonnaient de ne pas apercevoir, parmi les jeunes paysans qui se disputaient les prix, celui qu'ils avaient vu au château. Blanche et Raoul surtout le cherchaient du regard et regrettaient de ne point le rencontrer. Tout à coup la jeune fille laissa échapper une légère exclamation : elle venait de reconnaître Bénédicte. Il était sur le bord de la Sèvre nantaise, debout, immobile, adossé contre un chêne. Un rayon de soleil, glissant à travers un interstice de feuillage, entourait sa belle tête blonde d'un nimbe lumineux. D'un geste, Blanche le montra à Raoul.

— Le voilà ! dit-elle avec une satisfaction enfantine.

— Oui, je l'aperçois, répondit le jeune homme. Mais pour quoi se tient-il ainsi à l'écart ? Est-ce qu'il dédaignerait les divertissements de la campagne ?

Le comte et la comtesse de Flavigny avaient entendu l'échange de ces paroles. Ils avaient suivi du regard la direction indiquée, et ils avaient compris ce dont il s'agissait.

— J'ai peine à croire, répondit le comte, que ce Bénédicte ne soit pas un garçon modeste et bon, malgré la culture de son esprit. Son abstention doit avoir un tout autre motif que le dédain.

— C'est ce que je pense aussi, ajouta la comtesse dont les grands yeux bleus s'étaient fixés sur le jeune paysan.

La marquise d'Apremont demandait en ce moment de quoi il était question. Pour complaire à ses hôtes, elle s'informa. On répondit que Bénédicte était hors de concours, ayant, deux années de suite, remporté les prix aux fêtes patronales des bourgs voisins. On affirmait en outre que personne, à dix lieues à la ronde, n'était capable de lutter victorieusement avec un gars si lesté, si adroit et si fort. Une telle réputation devait contribuer encore à lui concilier l'intérêt et l'estime des hauts personnages qui s'occupaient de lui. L'adresse et la force ont un prestige comme le savoir et le talent. Le pâtre devint le point de mire d'une attention plus sympathique qu'elle ne l'avait été le matin même. Il s'en aperçut sans doute, car il parut se troubler, se mit en marche et s'enfonça dans un taillis.

En cet instant, les hautbois et les cornemuses donnèrent le signal de la danse. Les paysans prirent place et le branle-bas commença. Blanche de Flavigny ayant manifesté le désir de se mêler à la ronde villageoise, Gaétan lui proposa d'être son cavalier ; mais il y mit tant de lenteur et si peu de bonne grâce que la belle enfant, impatientée, fit signe à Raoul et s'élança avec lui au milieu des danseurs. Ils furent accueillis par de joyeuses acclamations, tant les humbles gens de la campagne sont flattés de voir que le noble ou le riche ne dédaigne pas de prendre part à leurs rustiques plaisirs.

Cependant les tables se dressaient à l'ombre des arbres qui bordent la clairière. Les domestiques du château apparaissaient portant de larges plats d'argile chargés de viandes rôties et de grands brocs de petit vin qui pétillait. Tout en se livrant aux évolutions de plus en plus animées de la ronde, danseurs et danseuses lançaient des regards joyeux et affamés aux préparatifs du festin. Cette bucolique était vraiment riante. La fraîche perspective du bois, de la rivière et de quelques coteaux lointains, la blanche lumière du soleil adoucie par un transparent de nuages floconneux, le bariolage des costumes poitevins, la vigueur de l'orchestre champêtre, l'entrain de la chorégraphie autochtone, et jusqu'à l'aspect du couvert homérique dressé comme par enchantement sous les chênes, tout contribuait à faire de cette réjouissance commémorative un tableau pittoresque et charmant.

Soudain un cri violent, un cri de terreur se fit entendre dans la direction d'un chemin qui reliait le bois aux pâturages d'Apremont. Malgré les rumeurs de la danse, malgré les bruissements de la foule, ce cri jeta l'inquiétude et l'effroi dans les esprits et dans les cœurs. Les ménétriers se turent, la danse cessa. Tous les yeux se tournèrent vers l'endroit d'où ce signal d'alarme était parti. Presque aussitôt une paysanne, effarée, haletante, arrivait dans la clairière en cou-

rant. Elle appelait à son secours. On s'élança vers elle en lui demandant la cause de son épouvante. Elle répondit d'une voix étranglée, presque inintelligible. Mais ceux qui l'interrogeaient furent aussitôt saisis comme d'une panique ; ils prirent eux-mêmes la fuite, entraînant sur leur passage tous ceux qu'ils rencontraient. En un instant la foule se dispersa sous la futaie, tandis qu'une clameur retentissait de tous côtés :

— Un taureau ! un taureau furieux !

En effet, quelques minutes s'étaient à peine écoulées, lorsqu'un énorme taureau se rua dans la clairière. Il avait la tête baissée, les cornes menaçantes, les naseaux fumants, l'œil en feu. Il était effrayant de force et de colère. Tout le monde le reconnut : c'était une bête terrible et magnifique, appartenant aux fermiers d'Apremont. Le jour même, on l'avait vu pâturant dans un herbage voisin. Ce qu'on ignorait en ce moment, c'est qu'un chien hargneux l'avait irrité, qu'il avait troué une haie et s'était précipité sur le chien, mais celui-ci avait disparu dans le bois. Alors le taureau, ayant aperçu au loin une paysanne vêtue d'une jupe rouge, s'était mis à sa poursuite. Et c'est ainsi qu'il venait de pénétrer dans la clairière, où, ne voyant plus celle qu'il s'était efforcé d'atteindre, il s'arrêta. Son regard sinistre et sanglant se promenait çà et là. Puis, brusquement, il se fixa sur un point : sur l'estrade seigneuriale où siégeaient les d'Apremont et les Flavigny. Le comte, Gaétan et Raoul avaient tiré l'épée ; ils s'étaient placés sur la première marche, disposés tous trois à attaquer le taureau qui s'élançait de leur côté.

L'animal hésita d'abord, puis il fit quelques pas en concentrant toute son attention sur les trois épées dont la pointe se dirigeait contre lui. Bientôt on le vit bondir. Une rumeur d'épouvante s'échappa de cent poitrines, semblable au frémissement des arbres secoués par un souffle d'orage. Tout à coup l'animal se sentit frappé, non par les trois gentilshommes, mais par un ennemi imprévu. Cet ennemi venait de lui asséner un coup robuste avec la crosse d'une carabine. Le taureau resta immobile, comme étourdi, le cou allongé, le juret tendu, lançant des flammes par les yeux, attendant sans doute un nouvel assaut pour éventrer l'assaillant. Celui-ci n'était autre que Bénédicte. Il avait vu l'imminence du danger, s'était armé à la hâte et avait attaqué le taureau, dont il voulait attirer sur lui toute la fureur.

Au moment où le pâtre allait le frapper de nouveau, l'animal, à l'improviste, se rua sur lui. Le choc semblait inévitable, et cependant, avec une agilité merveilleuse, Bénédicte l'évita, en même temps qu'il assénait un second coup de crosse de fusil sur le crâne du taureau. Alors s'engagea entre l'homme et la bête une de ces luttes où le sang-froid le dispute à la fureur, où l'adresse se mesure avec la force, où l'intelligence généreuse affronte audacieusement l'instinct brutal. Le taureau, exaspéré de ne pouvoir atteindre son ennemi, revenait sans relâche à la charge, mais ses cornes ne frappaient que le vide. Avec une facilité calme et superbe, Bénédicte parvenait à échapper au péril. Il paraissait se jouer dans ce combat effrayant. Les gentilshommes et quelques gens du pays ayant voulu lui porter secours, il leur avait crié de s'abstenir, et on lui avait obéi. Un instant après, il se plaçait sur le bord de la Sèvre nantaise. Là, les bras croisés, le regard tranquille et souriant, il attendit le taureau. L'animal semblait harassé. Il reprenait haleine, sans cesser d'attacher ses gros yeux hébétés et féroces sur son insaisissable ennemi. Après deux ou trois minutes de repos, il se replia sur lui-même, puis il fondit sur Bénédicte, que peut-être il ne croyait plus sur ses gardes. Mais le pâtre fit un bond et plongea dans la rivière. Entraîné par la violence de son propre élan, l'animal alla se précipiter dans l'eau.

Cet incident redoubla les motions et les anxiétés de la foule, qui s'élança vers la berge pour assister aux dernières péripéties de ce drame émouvant. Du haut de l'estrade qui dominait la Sèvre nantaise, les d'Apremont et les Flavigny purent suivre du regard, avec un poignant intérêt, la scène

étrange qui se déroula dans la rivière. Bénédicte et le taureau reparurent au milieu d'un tourbillon causé par leur chute. Ils étaient à peu de distance l'un de l'autre. L'eau était profonde, le courant rapide. Le pâtre s'éloigna, le taureau le poursuivit. Il devint évident que l'animal nageait plus vite que l'homme. Les assistants se mirent à trembler ; on entendit des cris d'épouvante poussés par des femmes et des enfants. C'en était fait, pensait-on, Bénédicte allait être atteint, sa mort était certaine ! Soudain on le vit se retourner et faire face à l'ennemi. Au moment où le taureau baissait la tête pour le frapper, il lui saisit les cornes et les plongea sous l'eau. Ce fut un spectacle inouï ! L'animal se débattit avec violence, mais, n'ayant aucun point d'appui pour faire prévaloir sa vigueur, il était maîtrisé par la pression robuste des mains de Bénédicte, et sa tête ne parvenait point à sortir de l'eau. Ses reins seuls, contractés par l'effort, se soulevaient et apparaissaient dans un bouillonnement énorme. Un enthousiasme indicible éclata sur la berge : on battit des mains, on cria *bravo* ! Peu à peu l'animal s'affaissa, il ne donna plus signe de vie que par de faibles soubresauts ! La rivière reprit son cours rapide et calme : le taureau était asphyxié, le flot l'emporta et l'échoua à la pointe de l'île où on le trouva immobile, mais respirant encore. Lorsqu'il eut la force de se relever et de marcher, il était comme dompté. On l'emmena sans peine à l'étable.

Bénédicte s'était laissé dériver, il avait abordé dans un endroit désert, près d'un taillis. Puis il était rentré sous bois et y avait disparu. On voulut le ramener en triomphe à la fête, mais personne ne réussit à le rencontrer.

IV

Le lendemain, vers dix heures du matin, le château de la marquise était rempli de gentilshommes et de dames venus des environs pour prendre part à la chasse à courre qui allait avoir lieu dans les bois d'Apremont.

Les chasseurs, pour la plupart, portaient l'habit bleu droit galonné en or, avec collet et parements de velours rouges, la veste et la culotte chamois, le chapeau retapé à la française et bordé d'une ganse éclatante, le couteau de chasse en métal précieux, avec ceinturon de buffle jaune galonné comme l'habit, les bottes à l'écuyère et les éperons d'argent. Les dames qui devaient suivre la chasse avaient un costume de cheval assez semblable à celui des hommes, n'en différaient guère que par la longue jupe en soie qui s'échappait flottante des basques de l'habit, et par la bottine en cuir de Russie, à talons rouges, qui accentuait merveilleusement les cambrures du pied féminin. Au milieu des plus brillantes amazones, Blanche de Flavigny paraissait admirable d'élégance, de grâce et de fraîcheur. Elle rayonnait.

À midi seulement, on devait se mettre en chasse. Dès l'aube, les valets étaient partis au son des trompes. Ils étaient allés conduire les limiers en quête et disposer les relais.

Un splendide déjeuner réunit les nobles hôtes d'Apremont. La vaste salle de gala ne comptait pas moins de cent personnes. L'assemblée était magnifique ; elle était jeune surtout, et joyeuse par conséquent. Il y avait là plus d'un gentilhomme auquel l'avenir préparait un grand rôle dans les annales du pays, et qui, sans aucun doute, n'en avait pas encore le presentiment. Deux d'entre ces prédestinés mystérieux se tenaient graves et modestes au milieu de la foule riieuse et bruyante ; l'un avait à peine vingt et un ans ; il était de taille moyenne, sa physionomie avait des reflets sombres, la méditation semblait dominer en lui : on le nommait Louis-Marie, marquis de Lescurie ; il était capitaine à la suite dans le régiment Royal-Piémont. L'autre, grand et blond, n'avait pas quinze ans révolus ; il sortait de l'école militaire de Sorrèze pour entrer dans le régiment de Royal-Pologne-Cavalier. Son regard, quoique timide, lançait parfois des éclairs. On remarquait on lui comme une vivacité naturelle qui se contenait encore, mais qui devait un jour faire explosion. Ce jeune homme, cet enfant,

était le cousin du marquis de Lescure : on l'appelait Henri Duvergier, comte de La Rochejacquelein.

Les voix s'étaient unies. Les causeries multiples et diverses se confondaient en une mélodie d'ensemble, où pas une note, pas un mot ne dominait. La rumeur des entretiens particuliers ressemblait à ces clapotements tumultueux des vagues qui se mêlent confusément dans une retentissante et profonde harmonie. Soudain le silence se fit parmi tous les causeurs, et l'on put entendre M. de Flavigny raconter la scène émouvante de la veille, l'irruption du taureau furieux, et l'intervention courageuse du pâtre Bénédicte.

—Ce jeune gars nous a certainement sauvé la vie à tous, ajouta le comte. Je doute fort que l'épée du marquis, la mienne et celle de mon fils nous eussent aussi bien tiré d'affaire.

—C'est un vrai toréador. Il faut l'envoyer en Espagne, dit Gaétan d'un ton railleur.

—Ne plaisantons pas avec le service rendu, répliqua vivement la douairière d'Apremont. Ce Bénédicte mérite une récompense, et je me charge de la lui donner.

—Vous nous permettez, madame la marquise, reprit vivement la comtesse de Flavigny, d'être de moitié dans vos généreuses intentions. J'aurai d'ailleurs grand plaisir à revoir ce jeune homme, qui m'intéresse sérieusement.

—Il est aussi modeste que brave, dit Raoul. Après avoir vaincu le taureau, il s'est hâté de se soustraire à nos félicitations et à nos remerciements.

—Il s'est montré magnifique d'audace, de ruse et de sang-froid pendant la lutte, murmura Blanche. Je n'ai jamais vu spectacle plus terrible ni plus beau.

Les convives voulurent connaître, avec toutes ses péripéties, la scène dont on leur parlait. M. de Flavigny s'empressa de la retracer dans ses plus minutieux détails. Son récit, plein de force, de couleur et d'émotion, impressionna au plus haut point les auditeurs.

—Mon avis serait qu'on nommât ce Bénédicte garde-chasse sur une de nos terres, hasarda le marquis de Lescure. Si personne ne me le dispute, je le prends à mon service.

—Il est pâtre, reprit la douairière d'Apremont, et il vout rester pâtre. C'est un garçon instruit et fort original.

—Peut-être, dit timidement le jeune comte de La Rochejacquelein, le service du roi lui conviendrait-il mieux. Je me chargerais volontiers de le faire entrer dans le régiment de Royal-Pologne-Cavalerie et de lui faire bientôt obtenir de l'avancement.

—Nos paysans n'aiment guère le métier des armes, répondit M. de Flavigny. Je doute que celui dont nous parlons consentit à revêtir l'uniforme. Il me paraît fier d'ailleurs ; il refusera sans doute qu'on le récompense ou qu'on le protège à cause de sa valeureuse action.

—En dépit de sa bravoure, insinua Gaétan, c'est un assez insipide personnage, et vraiment nous nous occupons un peu trop de lui.

—Voilà qui n'est guère bienveillant, murmura Blanche. Est-ce que monsieur le marquis serait jaloux de ce digne garçon ?

Ces derniers mots arrivèrent à l'oreille de Gaétan ; ils parurent le piquer au vif.

—Jaloux de ce rustre, moi ! Allons donc ! répondit-il d'un ton sec, vous ne le pensez pas. Il me déplaît, voilà tout.

—Eh bien ! franchement, nous ne sentons pas de même, monsieur le marquis, car ce Bénédicte me plaît beaucoup. J'aime les gens de cœur, à quelque rang social qu'ils appartiennent.

Cette réplique, entendue de quelques-uns des nobles convives, obtint leur approbation. Gaétan se mordit les lèvres. Cependant, quoiqu'une sombre colère l'agitât, il parvint à sourire. Bientôt même, avec une astucieuse courtoisie, il s'excusa d'être en désaccord avec Blanche, et promit de se montrer plus circonspect et plus indulgent à l'avenir.

Le boute-selle sonnait. C'était le signal du départ pour la chasse. La marquise douairière d'Apremont se leva de table.

Tout le monde l'imita, et la joyeuse réunion parut dans la cour d'honneur, pleine de mouvement et de bruit. Là, les chevaux piaffaient, les chiens aboyaient, les trompes faisaient entendre un dernier appel. Lorsque dames et cavaliers furent en selle, le chef des piqueurs prit les devants et donna le trot avec solennité, en faisant décrire à la colonne un déploiement majestueux. Ce chef des piqueurs était un homme de haute taille, au teint brun, aux yeux et aux cheveux noirs, à l'air dur, à la parole brève. Il se nommait Nicolas Stofflet. Il était garde-chasse au château de Maulévrier. Il avait accompagné le comte de Colbert, son maître, aux fêtes données par la marquise, et venait de prendre, grâce à l'ascendant de sa supériorité naturelle, la direction des piqueurs d'Apremont. Ce Nicolas Stofflet était aussi un des élus de l'avenir. Par son audace, son intelligence et son activité, il était destiné à faire un jour de son humble baudrier aux armes d'un grand seigneur une écharpe de commandant. La guerre civile, au milieu des désastres de la patrie, devait donner un retentissement à son nom.

La brillante cavalcade traversa le parc à grand bruit. Elle entra bientôt sous bois. Emportée par l'ardeur de la chasse, elle ne tarda pas à se diviser. Les chevaux se mirent à dévorer l'espace, tandis que les chiens étaient découplés sur les voies et qu'un cerf, détourné, bondissait à travers les taillis. En un instant, les hautes futaies et les buissons furent remplis de tumulte et de rumeurs. Les échos répétaient la voix des meutes et la fanfare des cors, le galop des montures et le cri des valets de limier. C'était un tapage étrange, ondoyant, profond, que les indifférents aux émotions de l'art cynégétique n'eussent pas entendu de sang-froid. Le cerf poursuivi, à en juger par les *souffles* et les *portées*, c'est-à-dire par l'impression du pied sur l'herbe et sur les mousses, ainsi que par les traces que son bois laissait en passant sous les branches, était un dix-cors haut de corsage, robuste, de grande et rapide allure, qui semblait devoir exercer longtemps la fougue et la persévérance des chasseurs. En effet, les chiens, bien lancés, chassèrent d'abord avec vigueur. Ils tinrent longtemps la voie sans prendre le change, sans se laisser détourner par les habiles manœuvres de l'animal. Peu à peu leur ardeur se ralentit. Les relais se succédèrent alors et ranimèrent la poursuite. Mais il arriva un instant où le cerf fit un retour si rusé, si adroit, il se rembûcha si bien, que sa voie sembla perdue. Meutes et veneurs demeurerent irrésolus, muets, et durant un quart d'heure un silence solennel s'étendit dans les bois d'Apremont. On eût pu croire que la chasse avait cessé.

Les chasseurs étaient éparpillés dans toutes les directions. Les groupes de cavaliers avaient suivi les allées d'abord parallèles, ensuite divergentes, dans l'espérance de voir passer le cerf. N'entendant plus l'aboiement des chiens ni la fanfare des cors, plus d'un groupe s'arrêta pour écouter attentivement. Blanche qui s'était livrée à l'entraînement de la chasse, et Gaétan, qui l'avait suivie pour ainsi dire malgré elle dans la rapidité de son élan, se trouvaient seuls. Ils firent halte dans un carrefour.

—Qu'y a-t-il ? demanda Blanche. Est-ce qu'on s'est endormi sous le futaie ?

—C'est possible, répondit Gaétan ; la chaleur est si accablante aujourd'hui !

—Le fait est que je me sens lasse, reprit la jeune fille. En attendant que l'on se réveille dans les taillis et que le tapage recommence, je vais mettre pied à terre et m'asseoir sur l'herbe à l'ombre d'un arbre.

—Justement voici, au milieu du rond-point, un beau chêne dont le pied est entouré d'un banc de gazon. Vous serez parfaitement là.

—Comment se nomme l'endroit où nous sommes ?

—L'Etoile du berger, je crois.

—Est-ce en l'honneur de ce charmant Bénédicte ? demanda Blanche avec un sourire malicieux, tandis qu'elle sautait lestement à bas de son cheval.

Le marquis fit une grimace dédaigneuse. Il répondit toutefois d'un air aimable :

—Bah ! il s'agit bien ici de ce rustre ! C'est à M. de Florian que nous devons cette dénomination. Ce M. de Florian a mis, vous le savez, les bergers à la mode, des bergers ridicules à force d'être langoureux et mignons. Madame la marquise, ma mère, aime beaucoup les pastorales, même les pastorales impossibles, et c'est elle qui a baptisé de la sorte ce carrefour de nos bois.

—Je vois que nous pensons de même sur la fade littérature de M. de Florian, reprit Blanche. C'est le premier point de contact que je remarque entre nos deux esprits.

—Laissez-moi croire que ce n'est pas le seul, répliqua Gaétan avec un certain air de fatuité. Laissez-moi croire surtout qu'il en existera bientôt de plus intimes, de plus doux, entre nos deux cœurs.

Il balbutia ces mots avec une apparence de maladresse qui ne manquait pas d'habileté.

Mademoiselle de Flavigny venait de prendre place sur le banc de gazon. Elle leva la tête ; aucun mécontentement, aucun embarras ne se reflétait dans son regard, qu'elle fixa gaïement sur son interlocuteur.

—Les croyances sont libres, dit-elle. Je ne peux vous empêcher de croire ce qui vous plaît. D'ailleurs je ne demande pas mieux d'avoir avec Votre Seigneurie quelque communauté d'opinion et de sentiments.

Ce langage poli, dont la convenance cachait sans doute une pointe de raillerie, fut pris pour un encouragement par le présomptueux marquis. Un éclair de joie illumina son visage.

—Merci pour cette bonne parole ! dit-il d'un ton délibéré. Elle me fait espérer que sous peu nous nous entendrons à ravir.

Il attacha les chevaux par la bride aux branches d'un arbre, contre lequel il appuya son fusil de chasse damasquiné ; puis il revint vers la jeune fille en cambrant sa taille avec une sorte de majesté. Il s'assit alors près d'elle sans hésitation. Mais presque aussitôt il se rappela pour la seconde fois ce que lui avait recommandé la marquise d'Apremont, et il se composa promptement une attitude réservée, modeste, dont l'astuce ne put échapper tout à fait au coup d'œil pénétrant de mademoiselle de Flavigny.

—Ah ! pardieu ! se disait-il, l'occasion est bonne, et j'en profiterai.

Après quelques paroles insignifiantes, échangées sur la beauté des bois et les plaisirs de la chasse, Gaétan en vint, par une habile transition, à parler d'amour. L'amour est le grand thème qui inspire le plus de dithyrambes et de variations. Mais le marquis n'était pas homme à se complaire longtemps dans les sentimentalités poétiques, dans les délicatesses de l'allusion timide. Il ne tarda pas à hasarder une déclaration qui avait une certaine éloquence passionnée, mais qui manquait de prudence et de tact, adressée surtout à une jeune fille comme Blanche, alliant à beaucoup d'esprit naturel une véritable dignité de cœur. Tandis qu'il terminait son discours de rhétorique amoureuse, il se laissa tomber aux genoux de mademoiselle de Flavigny, s'empara brusquement de ses mains, qu'il couvrit de baisers ardents, et s'écria d'une voix éclatante :

—Oui, vous êtes divinement belle, et je vous adore ! Aimez-moi, ange du ciel, ou je meurs à vos pieds !

Blanche s'était levée ; elle avait essayé de dégager ses mains, mais sans y parvenir. Alors, rassemblant tout ce qu'elle cachait en elle de sang-froid, d'ironie et de fermeté :

—Monsieur le marquis, dit-elle avec un calme moqueur, vous êtes vraiment expéditif. Vous aimez à prendre, à ce qu'il paraît, le plus court chemin pour arriver au but que vous vous proposez d'atteindre. Ce doit être parfois une bonne tactique. Seulement vous vous méprenez aujourd'hui. Vous oubliez, en effet, que vous n'êtes pas à Paris, dans les coulisses galantes de l'Opéra, mais en Poitou, au fond d'un bois séculaire, presque sacré. Vous oubliez surtout que vous ne vous adressez point à une danseuse équivoque, Flore ou Zéphirine, mais à une jeune fille respectée, qui se nomme

mademoiselle Blanche de Flavigny. Allons, laissez là mes mains, s'il vous plaît, car votre étreinte commence à les blesser. Une minute encore de cette violence, et vous y imprimerez une tache qui vous attirera mon mépris !

Ce dernier mot fit bondir Gaétan. Il se redressa de toute sa hauteur. Un éclair sinistre jaillit du plus profond de son regard. Une colère soudaine agita les muscles de sa face. Mais il en comprima l'explosion.

—Vous êtes cruelle ! dit-il d'une voix qui s'efforçait d'être triste et qui était déclamatoire. En quoi ai-je pu mériter votre indignation ? L'amour que vous inspirez est-il donc un crime à vos yeux ? N'est-il pas naturel que votre éclat m'éblouisse et m'exalte ? Et d'ailleurs ignorez-vous les espérances de nos deux familles ? Ne soupçonnez-vous pas qu'on projette de nous unir ? Dès lors, quoi de plus simple que je m'empresse à vous aimer et que j'ose vous le dire sans hésitation ? Que parlez-vous de Paris et de l'Opéra ? Est-ce qu'on se donne la peine de déclarer aux Flores et aux Zéphirines qu'on les aime ? On leur donne des diamants, un carrosse, et cela suffit. Mais on garde son cœur, un cœur sans tache, un cœur plein de dévouement, pour l'offrir à celle qui en est vraiment digne par sa noblesse, son esprit et sa beauté. Ne vous offensez donc pas de ma hardiesse : elle me vient de mon amour ! Laissez-moi être votre adorateur, surtout si vous ne répugnez pas à ce que je devienne votre époux !

Cette verve, où se montrait une certaine adresse, n'eut cependant pas le don de toucher Blanche de Flavigny. Cela tenait à plusieurs raisons. Non-seulement elle était en défiance du marquis, grâce à ce que lui avait dit Raoul ; mais encore les allures à la fois insinuantes et audacieuses de Gaétan lui déplaisaient d'instinct. Avec sa pénétration féminine, elle avait bien vite deviné que, s'il pouvait ardemment s'oprendre des grâces toutes physiques d'une femme, il devait être aussi fort alléché par les séductions d'une brillante dot. Or le soupçon, la presque certitude même d'être aimée si grossièrement, lui causait une sorte de dégoût ; elle s'offensait de plus en plus d'une déclaration à brûle-pourpoint qui lui semblait devoir cacher de si honteux sentiments.

Le marquis avait abandonné les mains de la jeune fille. Elle était libre et se dirigea vers l'arbre où son cheval était attaché. Tout en marchant, elle répondit d'un ton sec :

—J'ignore, monsieur le marquis, quels sont les projets de ma famille en ce qui me concerne. Mais je vous assure que, si je me marie jamais, l'époux que j'aurai choisi sera un modèle de délicatesse et de loyauté.

—Comment l'entendez-vous ? demanda Gaétan en fronçant le sourcil. Est-ce à dire que je dois renoncer à l'espoir d'obtenir votre main ?

—Sans doute, si vous ne réalisez pas le type que mon esprit a conçu.

—Et que faut-il faire pour s'élever jusqu'à l'idéal que caresse votre imagination ?

—Juste le contraire de ce que vous vous permettez avec moi, que vous connaissez à peine.

—Mais quelle si grande faute ai-je donc commise, juste ciel !

Blanche avait mis le pied dans l'étrier. Sur le point de s'élaner à cheval, elle laissa tomber un regard de fier dédain sur Gaétan, qui l'avait suivie et se tenait devant elle, sombre, presque menaçant.

—Vous venez d'abuser de ma confiance et de votre hospitalité, répondit-elle, et c'est là une mauvaise action, monsieur le marquis.

Elle fit un mouvement pour sauter en selle, mais Gaétan saisit un pli de sa robe d'amazone et la retint.

—Vous ne partirez pas ainsi, dit-il, la lèvre crispée et l'œil fulgurant.

—Pourquoi, je vous prie ? demanda-t-elle avec un secret effroi.

—Parce que je ne veux pas que vous me quittiez sans m'avoir entendu et sans m'avoir pardonné, répondit-il.

Il y avait dans son attitude et dans sa physionomie une assurance qui contrastait étrangement avec l'humilité de son langage, lequel impliquait un repentir.

— Soit, je vous pardonne ! murmura la jeune fille ayant hâte de terminer une scène dont souffrait sa dignité.

Cette parole indulgente fut mal interprétée par le marquis. Il y vit une faiblesse et un encouragement. Sa hardiesse s'en accrut.

— Maintenant, ajouta-t-il, un mot, un seul mot qui me permette de croire que vous pourrez m'aimer !

— Je ne dirai jamais ce que je ne pense pas ! répliqua Blanche résolument.

Puis elle reprit :

— J'entends la chasse, elle se rapproche. Laissez-moi la rejoindre ! Mon absence doit inquiéter les miens.

Gaétan prêta l'oreille aux aboiements des meutes et aux fanfares des cors qui recommençaient de plus belle. Mais tout cela retentissait dans les profondeurs des bois. Le visage du marquis s'anima d'un sourire goguenard.

— Bah ! dit-il, vous vous trompez, chère Blanche. La chasse s'éloigne au lieu de se diriger vers nous. Le cerf a débouché loin d'ici. Il a dû s'élaner en plaine. Peut-être fera-t-il un retour de ce côté. Attendons, croyez-moi. Nous sommes seuls, mais ne craignez rien : ne suis-je pas gentilhomme ?

— Un gentilhomme ne retient une femme malgré elle. Je vous le répète, laissez-moi partir, ou, sur mon âme, je vous harai !

Mademoiselle de Flavigny était très-pâle ; il y avait de la frayeur dans son émotion. Le marquis semblait irrésolu. Il comprenait qu'il avait fait fausse route, qu'il venait d'aventurer, par un excès d'ardeur et de présomption, les projets d'avenir que sa mère avait formés. Cependant il était trop infatué de lui-même et trop libertin pour croire à l'entière sincérité de Blanche. Comme presque tous les grands seigneurs débauchés d'alors, il ne croyait guère à la force des sentiments honnêtes. Pour les vaincre, pensait-il, il suffit le plus souvent de brusquer les choses et d'oser, surtout auprès de celles que la peur commence à dominer. D'ailleurs il était allé si loin déjà qu'il avait tout à gagner, peu à perdre, selon lui, en ne cherchant point à régner. A ses yeux, la retraite était une maladresse et un danger. Il devait donc s'efforcer de compromettre la belle enfant vis-à-vis d'elle-même, afin qu'elle n'eût plus le courage de l'accuser. Une jeune fille se tait pour n'avoir point à rougir même innocemment.

Après avoir lancé autour de lui un coup d'œil rapide et s'être convaincu que le carrefour était toujours solitaire, le marquis enlaça vivement de ses bras la taille souple de Blanche, et ses lèvres osèrent effleurer celles de mademoiselle de Flavigny.

Un cri se fit entendre, cri de dégoût et de terreur.

— Mon gentilhomme, dit aussitôt une voix sévère, celui qui violente une femme a le cœur d'un bandit.

Gaétan lâcha prise et recula de trois pas. Il était rouge, tremblant, furieux. Son regard alla frapper en droite ligne celui qui venait de proférer l'énergique parole de réprobation.

C'était un petit vieillard vêtu comme un paysan, portant une veste de gros drap, une culotte de toile, des guêtres de cuir et des sabots. Un chapeau de feutre rond, à larges bords, couvrait son front ridé, d'où s'échappaient des touffes de cheveux blancs. Sous son costume rustique, il avait une expression intelligente et distinguée qui se remarquait tout de suite. Un reflet de tristesse profonde, qu'un sentiment d'indignation redoublait encore, assombrissait son visage, dont les traits étaient cependant réguliers et doux. Une belle âme devait animer le corps un peu grêle de ce vieillard, car, en dépit de l'humilité de ses vêtements et des proportions exigües de sa taille, tout en lui offrait le caractère saisissant de l'élevation et de la majesté.

Il se tenait debout, appuyé sur un bâton nouveau, au bord d'un sentier dont les replis l'avaient caché jusque-là. Son intervention inattendue permit à Blanche de remonter à cheval et de s'éloigner rapidement.

Le marquis saisit son fusil de chasse et se dirigea vers le vieillard.

— De quel droit te mêles-tu de mes affaires, manant ? lui demanda-t-il irrité. Qui es-tu ?

— Je suis un honnête homme, répliqua l'étranger. Votre conscience vous permet-elle d'en dire autant de vous-même ?

— Insolent !

Et le marquis mit son fusil en joue. Le vieillard entendit siffler une balle à son oreille. Il ne sourcilla pas.

— Cela s'appelle une tentative d'assassinat, dit-il avec calme et fermeté.

— Tu te trompes, coquin ! ricana Gaétan s'armant de son couteau de chasse. C'est un châtimement de ton imprudence, et tu le subiras !

Il s'élança pour frapper, mais deux cris l'arrêtèrent brusquement.

— Marquis Gaétan d'Aprémont, dit une voix solennelle, vous êtes un infâme !

— Marquis Gaétan d'Aprémont, reprit une voix éclatante, vous êtes un lâche !

Deux cavaliers venaient d'apparaître à une extrémité du carrefour. L'un était le marquis de Lescure, l'autre le comte de La Rochejacquelein. Gaétan les reconnut. Il resta comme pétrifié.

— Nous ne foulerons pas plus longtemps ce domaine déshonoré par un gentilhomme ! déclara Louis de Lescure. Adieu !

— Nous serons à vos ordres partout où il vous plaira de nous rejoindre ! ajouta Henri de La Rochejacquelein. Adieu !

Ils firent volte-face et partirent au galop.

Le vieillard n'avait pas bougé. Avec une bizarre fixité, il regardait Gaétan. Celui-ci avait peine à secouer la torpeur dont il était saisi. Soudain sa colère fit explosion.

— Ah ! tôt ou tard je me vengerais d'eux ! s'écria-t-il.

Apercevant le vieillard, il reprit exaspéré :

— Va-t'en, misérable, ou prends garde à toi !

L'inconnu se remit lentement en marche. Il était tout pensif, tout soucieux.

— Non ! murmurait-il, ce ne peut être lui !... Si c'était lui, cependant !

A cette pensée mystérieuse, son œil triste et doux s'éclaira du feu de la haine. Il retourna vivement la tête, puis il s'arrêta. Mais le marquis venait de monter à cheval. Il s'élançait dans la direction où l'on entendait résonner le bruit des cors, des chiens et des chasseurs.

— A la grâce du diable ! répétait-il en coupant l'air de sa cravache.

V

Blanche avait précipité le pas de son cheval. Elle s'était engagée dans un chemin vert, sous un dôme de feuillage dont l'extrémité lointaine s'arrondissait en une arcade de lumière. Où allait-elle ? Elle l'ignorait assurément. Un reste d'effroi lui tourmentait l'âme. Elle fuyait, redoutant d'être rejointe par Gaétan d'Aprémont. Dans le trouble qui l'agitait, elle ne songeait pas même à prêter l'oreille aux rumeurs de la chasse, afin d'en prendre la direction. Elle allait tout droit devant elle, oppressée, désireuse de mettre un grand espace entre elle et le marquis. Au bout de l'avenue qui franchissait le galop de son cheval, elle fit halte et retourna la tête : le chemin était désert, personne ne la suivait. Sa crainte se calma, sa présence d'esprit lui revint. Elle interrogea du regard l'endroit où elle se trouvait, et reconnut qu'elle était arrivée sur la lisière des bois d'Aprémont, devant un sentier qui bordait un vaste et bel herbage en plein regain. Là paissait, à quelque distance, un grand troupeau de moutons, sous la garde de deux chiens. Un pâtre, dont la silhouette brune se dessinait sur la clarté du ciel, se tenait à l'écart, debout, immobile, adossé contre un chêne. Il semblait contemplatif. Dans la perspective demi-circulaire, l'œil n'apercevait qu'une habitation. Elle se débrouillait en partie au milieu d'un massif d'ormes et de châtaigniers ;

mais le nombre et l'étendue des bâtiments qu'on entrevoyait, l'importance et la variété des cultures dont elle était entourée en indiquaient suffisamment le caractère et la destination : c'était une ferme. Cette ferme sourit du fond de l'horizon à la pensée encore inquiète de mademoiselle de Flavigny.

Après un instant de réflexion, la jeune fille résolut d'aller vers le pâtre. Elle comptait s'informer auprès de lui soit du point précis où l'on pouvait se réunir aux chasseurs, soit de la voie la plus directe pour regagner le château d'Apremont. Elle rendit les rênes à son cheval et lui piqua le flanc avec son épouard d'or. L'animal, un poney normand, au garrot sec et relevé, au pied mince et nerveux, reprit sa course rapide dans le sentier qui glissait entre l'herbage et le bois.

— Si c'était ce Bénédicte ! murmura Blanche, je me sentirais complètement rassurée. Le brave garçon ! Je voudrais que ce fut lui.

Comme elle s'exprimait ainsi, tandis que son attention se fixait sur l'homme adossé contre le chêne, son cheval s'arrêta brusquement et fit un furieux bond de côté. Il avait mis le pied sur une énorme vipère-endormie dans la sente. La vipère s'était redressée en sifflant et l'avait mordu au jarret. Mademoiselle de Flavigny, surprise, vida l'étrier. Elle perdit son aplomb et tomba. Son corps rencontra le tronc d'un arbre et s'y heurta avec violence. Elle s'évanouit.

Le cheval, terrifié, prit la fuite à travers les taillis.

Le pâtre avait vu l'accident. Il accourut. Arrivé près de la jeune fille étendue sans mouvement sur le chemin, il se pencha vers elle pour la secourir et la reconnut.

— Ah ! la pauvre demoiselle ! s'écria-t-il.

Il lui toucha la main, cette main était froide. Il épio. un souffle sur ses lèvres, ce souffle était presque imperceptible. Il arracha quelques touffes d'herbe aromatique et lui en fit respirer l'acre senteur. Blanche alors donna signe de vie. Prompt comme la pensée, il courut tremper un mouchoir dans une flaque d'eau et en imbiba les tempes de la belle enfant. Elle ouvrit les yeux avec effort, ses joues se colorèrent, sa bouche articula un soupir. Peu à peu, ce réveil des sens devint plus ferme et plus lucide ; sa tête charmante se souleva, ses belles paupières se maintinrent sans palpitation, son regard s'anima d'un vif rayonnement.

— Ah ! c'est vous, Bénédicte ! dit-elle avec un pâle sourire. Tant mieux !

Dès que Blanche avait repris connaissance, le jeune pâtre s'était éloigné de quelques pas. Il se tenait incliné respectueusement, le front découvert. Les premiers mots de la jeune fille lui causèrent une émotion singulière, comme si un grand bonheur lui entraînait dans l'âme. Sa poitrine se gonfla ; il eut quelque peine à contenir son émotion.

— Vous êtes bonne, mademoiselle, répondit-il à sa gravité. Je vous remercie pour vos obligeantes paroles... Mais je suis inquiet, reprit-il. Souffrez-vous ? Êtes-vous blessée ? Vous faut-il un médecin ? Je cours en chercher un.

Mademoiselle de Flavigny garda le silence un instant. Elle essaya de se lever et n'en eut pas la force. Tout son corps était engourdi, mais elle ne ressentait aucune douleur.

— Restez, dit-elle. J'ai eu sans doute plus de peur que de mal, car je ne souffre pas et ne crois pas être blessée... Tenez, continua-t-elle en tendant ses petites mains au pâtre, prêtez-moi un peu d'aide. Je veux aller m'asseoir là, tout près, sur ce tertre qui forme comme un banc de gazon. J'achèverai de me remettre l'esprit, et nous délibérerons sur ce qu'il conviendra que vous fassiez pour me sortir d'embarras. C'est vous dire que je compte sur vous, Bénédicte.

— Je suis à vos ordres, mademoiselle, répondit le pâtre.

Il présenta timidement à Blanche ses deux mains durcies par le hâle des campagnes, mais modelées avec une surprenante distinction. Elle n'hésita pas à s'y appuyer et se dirigea, non sans peine, vers le banc de gazon où elle voulait s'asseoir. Quand elle y eut pris place, Bénédicte se mit un peu à l'écart, humble et silencieux, attendant que la jeune fille renouât elle-même l'entretien. Elle le considéra un instant avec intérêt.

Cette nouvelle inspection lui fut encore favorable, car elle le trouva aussi remarquable en grosse veste et en sabots que dans le costume endimanché du paysan poitevin. chose bizarre cependant ! à mesure qu'elle admirait l'élégance de sa taille et l'harmonie de ses traits, elle éprouvait une sensation mystérieuse, qui la rendait pensif malgré elle. Elle s'efforçait de s'en rendre compte, mais elle ne parvint pas à la définir. Bientôt elle ne s'en préoccupa plus. Alors elle complimenta chaleureusement le pâtre sur l'intrépidité dont il avait fait preuve la veille contre le taureau furieux.

— Sans vous, Bénédicte, ajouta-t-elle, sans votre courageuse intervention, l'estrade seigneuriale allait recevoir un choc terrible. Vous nous avez sans doute sauvé la vie à tous.

— C'était mon devoir, mademoiselle, répondit simplement le pâtre.

— Il est beau de s'en acquitter si vaillamment, répliqua Blanche... Au reste, reprit-elle, mes éloges ne sauraient avoir grande valeur, mais des voix mieux autorisées que la mienne ne tarderont pas à vous féliciter. Madame la marquise d'Apremont et ma famille, le comte et la comtesse de Flavigny, doivent se rendre à la Bénardière pour vous adresser leurs compliments et vous prouver toute leur reconnaissance. Il est juste qu'ils honorent et récompensent un serviteur si brave et si dévoué.

Bénédicte écoutait d'un air recueilli. Il était ému, mais son émotion ne se trahissait que dans un reflet pâissant de ses grands yeux bleus. Il réfléchit un instant et répondit avec calme :

— Ce que vous m'exprimez là, mademoiselle, est pour moi un honneur et une récompense au-dessus de mon mérite. Personne ne peut plus rien ajouter à la joie que je viens de ressentir et dont je me souviendrai toujours.

Puis, comme s'il craignait de s'être montré trop expansif, il reprit vivement :

— Mais c'est beaucoup parler de moi. Il conviendrait de nous occuper de vous, mademoiselle. Que faut-il que je fasse pour vous être utile ? Dites-le-moi, je vous prie. J'attends.

Blanche sourit.

— Vous êtes donc bien pressé de retourner à vos moutons ? demanda-t-elle avec une velléité de malice et d'enjouement.

— Non assurément, répartit le pâtre en hochant la tête avec douceur. Mes moutons n'ont guère besoin de moi en ce moment. Mais vous, mademoiselle, n'avez-vous point hâte de rejoindre votre famille ? Elle est inquiète, sans doute ; elle vous cherche. Il importe de la rassurer au plus tôt.

— Vous avez raison, Bénédicte, et j'ai eu tort de plaisanter. Voyons, poursuivit-elle, où en est la chasse ? Où se trouvent les chasseurs ? Le savez-vous ?

— Je pense que la chasse est finie. Le cerf a dû être forcé et tué dans la Mare-aux-Daims. J'ai entendu sonner l'hallali. La curée semble être faite, et je présume que les chasseurs, s'ils n'ont pas encore remarqué votre absence, sont en chemin pour regagner le château d'Apremont.

— Quoi, déjà ! dit Blanche stupéfaite. Il faut que je m'en retourne avec eux. Vite, vite, que je me remette en route !...

Elle se leva brusquement ; mais elle était encore toute courbaturée, et retomba sur le banc de gazon.

— Impossible ! murmura-t-elle. Je n'ai pas la force. Comment faire ?...

— C'est bien simple, mademoiselle. Restez ici, reposez-vous. Moi, je vais courir, traverser taillis et futaies, de manière à me trouver, s'il est possible, sur le passage des chasseurs à leur sortie du bois, dans la direction du château. J'e père ainsi vous amener votre famille et vos amis.

— Allez, Bénédicte, et merci !

Le pâtre s'éloignait ; Blanche le rappela. Il accourut près d'elle ; elle avait l'air anxieux. Il semblait qu'elle craignît de rester seule. Ses yeux, un peu effarés, interrogeaient les sentiers dalentour. Le souvenir de Gaétan venait de s'emparer de son esprit, et elle redoutait qu'il ne survint tandis qu'elle serait encore dans l'isolement.

—Est ce que la solitude vous effrayait ? lui demanda Bénédicte.

—Je ne vous cache pas que j'en ai un peu peur.

—Oh ! rassurez vous ; dans nos campagnes, il n'y a pas grand danger. On rencontre des braconniers quelquefois ; des mal-faiteurs, jamais.

—Alors partez. Il le faut d'ailleurs. Soyez bientôt de retour.

Au lieu de s'élançer sous bois, le pâtre se tourna vers l'herbage. Il se mit à siffler, puis il appela :

—Pollux !

Une minute après, un chien roux, trapu, vigoureux, un de ces chiens de berger dont la race est si intelligente et si courageuse, vint se planter devant Bénédicte et le regarda fixement, comme pour mieux comprendre l'ordre qui allait lui être donné.

—Pollux, lui dit alors son maître du ton le plus sérieux, écoute-moi bien. Tu vas rester ici, en faction, aux pieds de la personne que voilà. Tu ne souffriras pas qu'on approche de trop près. Si l'on ose approcher, menace ; si l'on touche, mords !

A ces injonctions, le chien répondit par une bizarre pantomime. Il grogna d'abord sourdement, puis il fit claquer sa mâchoire, dont les longs crocs éblouissants étaient de nature à tenir les malintentionnés à distance. Après quoi, sur un signe, il s'accroupit et considéra la jeune fille d'un œil curieux et caressant.

—Maintenant, vous n'êtes plus seule, mademoiselle, reprit le pâtre. Voici un défenseur, croyez moi. D'ailleurs s'il s'attaquait à quelque mauvais gars, son vieil ami Castor, qui veille sur le troupeau, entendrait et ne tarderait guère à lui porter secours. Sous cette double sauvegarde, vous pouvez vous croire en sûreté.

—Je ne crains plus rien, répondit Blanche en se penchant vers Pollux et en passant sa main mignonne sur la tête velue du griffon, qui se trémoussa joyeusement.

Bénédicte prit sa course à travers le bois. Mademoiselle de

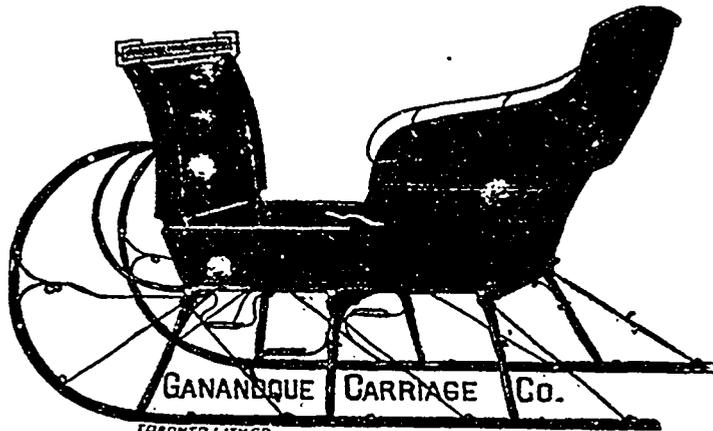
Flavigny le suivit des yeux. Lorsqu'il eut tout à fait disparu dans l'épaisseur du taillis, elle devint songeuse. A quoi songeait-elle ? Sans doute à la singularité de ce paysan, et au contraste qu'il formait avec Gaétan d'Apremont. "La nature s'est complètement trompée, se disait-elle sous l'empire de ses préjugés aristocratiques ; elle a donné à un marquis la vulgarité physique et la laideur morale d'un rustre ; à un rustre, l'élégance extérieure et les nobles sentiments d'un marquis." Un moment elle agita cette pensée dans son esprit. Puis l'image de Bénédicte se retraça, précise et lumineuse, à son imagination. Elle distingua les traits si corrects de son mâle et doux visage, et crut voir une ressemblance entre le pâtre et la comtesse de Flavigny. "C'est étrange ! murmura-t-elle ; même taille élégante, même visage charmant. Des cheveux blonds ayant la même nuance cendrée, des yeux bleus reflétant le même azur. Les voix aussi ont une similitude ; je cherche à me les rappeler, et je retrouve dans l'une les inflexions et les harmonies qui ont tant de charme dans l'autre." Mais elle se moqua bien vite de cette idée, qui, en supposant qu'elle fût juste, ne pouvait avoir à ses yeux que l'importance d'une fantaisie due au hasard. Un incident vint d'ailleurs la distraire de cette préoccupation.

Pollux, qui se tenait couché devant elle, se leva brusquement. Il fit quelques pas dans la direction d'un massif et demeura immobile, comme en arrêt. Un instant après, il se mit à grogner. Blanche, émue, écouta. Elle entendit marcher dans un chemin que masquait une charnille. On approchait. Pollux revint vers mademoiselle de Flavigny en grognant plus fort, un écho répondit : c'était la voix de Castor, qui répétait la menace de son ami. Un homme parut à l'ouverture du massif. Il remarqua l'attitude hostile du chien et serra autour de sa main la corce de cuir de son bâton de houx.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

La deuxième série a pour titre. LE PÂTRE DU BOGAGE.

TOUTES SORTES DE MAGNIFIQUES VOITURES D'HIVER DERNIERS PATRONS



CHEZ

LATIMER, No. 92 RUE MCGILL

De \$10 à \$30 meilleur marché qu'ailleurs dans la ville.
EN GROS ET EN DÉTAIL